

Silence, on tourne !



LE TOUR DE FRANCE « RANDONNEUR » EN DIX-HUIT FILMS

« La grande évasion »

LE SYNOPSIS

Cyclotouriste convaincu, Pollux a décidé d'effectuer le Tour de France Randonneur. Le 9 juillet 1993, fin prêt, il quitte sa petite famille et se dirige vers Saint-Valéry-en-Caux, lieu du départ.

LES DÉCORS

La ville de Rouen, où habite Pollux, et la campagne normande, plus précisément le pays de Caux.

LES ACCESSOIRES

Une bicyclette. Une plaque de cadre. Un carnet de route. Des cartes de contrôle.

LES ACTEURS

Philippe G., 41 ans, 1,70 m, 69,7 kg. Amélie, sa fille. Anne, sa femme. Un speaker.

LE FILM

Alors que défile lentement le générique, les premières images du film découvrent en un large plan d'ensemble une agglomération. Appelons-la Rouen. Capitale de la Normandie, la « ville aux cent clochers » somnole, asphyxiée sous une chape de brume provoquée par un crachin glacial qui recouvre les rues et les toits. Un temps à ne pas mettre un cyclotouriste sur sa machine. A l'évidence nous sommes en hiver, plus précisément en novembre 1993. A travers les larges baies vitrées d'une imposante véranda, la caméra découvre un homme en bleu de travail, affairé sur une bicyclette. Cet homme — appelons-le Pollux — est le héros de cette série qui va nous conter par le menu les étonnantes péripéties qu'il a vécues l'été dernier tout autour de la France. Une coupe franche nous présente sa fille — appelons-la Zébuline —, petite « bonne femme » de trois ans, qui entame le dialogue.

- Dis, Papa, tu fais quoi ?

- Tu vois. Je nettoie mon vélo.

- C'est quoi ça ?

- Ça, c'est une plaque de cadre.

- Ça sert à quoi une plaque de cad' ?

- Oh, ça, c'est une longue histoire.

- Moi je veux cette histoire.

- D'accord. Assieds-toi là, parce que ça risque d'être long, et ouvre bien grand tes oreilles. Il y avait une fois... »

« Assieds-toi là, parce que ça risque d'être long, et ouvre bien grand tes oreilles. Il y avait une fois... »

Comme tous les hivers Pollux a décidé de procéder au grand nettoyage de sa bicyclette. Aidé, si l'on peut s'exprimer ainsi, par sa petite fille, il détache la dite plaque de cadre, accrochée aux haubans arrière de sa machine et qui y trône depuis cette fameuse journée de juillet où il prit le départ de sa grande aventure. Et il profite de la curiosité naturelle de Zébuline pour saisir la balle au

bond et tenter de se remémorer toutes les péripéties de ce voyage, en attaquant tout naturellement par le commencement... Dans une suite de flashes composés d'images d'archives montrant toutes les facettes du cyclotourisme de Pollux, un commentaire en voix off nous livre quelques explications.

« Pour bien comprendre la démarche qui l'a amené à accomplir le Tour de France Randonneur, il convient de préciser que Pollux n'est pas un cyclotouriste d'occasion : ni l'un de ces touche-à-tout qui ne savent jamais sur quel sport danser, ni l'un de ces *tourne-pédales* du dimanche matin toujours pressé de rentrer à la maison pour pantoufler tout l'après-midi devant leur téléviseur. Il a, depuis fort longtemps, à l'image d'Albina, "*franchi le point de non-retour au-delà duquel on n'est plus quelqu'un qui fait du vélo de temps en temps mais quelqu'un qui, de temps en temps, ne fait pas de vélo.*" Randonneur confirmé, il a depuis des lustres accroché dans sa grange à souvenirs de très nombreux brevets, qu'ils soient Audax, Randonneurs, Cyclo-Montagnards, Flèches et Relais de France ou autre Diagonales. En cyclo-campeur averti, il a visité presque tous les pays d'Europe de l'Ouest et même quelques-uns à l'autre bout du monde. En amoureux de la montagne, il a franchi à bicyclette plus d'un millier et demi de cols, goudronnés ou non et ne rêve que d'en découvrir d'autres plus étonnants.

« Grand amateur de photographie — appartenant depuis de longues années à la commission photo de la FFCT, n'a-t-il pas produit pour la couverture de la revue fédérale de nombreux clichés —, son approche du cyclotourisme fait penser qu'il serait peut-être un proche cousin de Godefroy, mais la parenté n'a jamais pu être établie avec une certitude absolue. Celui-ci avait effectué le Tour de France du temps de sa belle jeunesse. "*Alors pourquoi pas moi. Après tout, j'en suis fort capable*", songeait-il dans ses moments de déraison. C'était d'ailleurs le seul grand brevet Randonneur qui manquait dans sa gibecière.

« Longtemps il avait hésité à lui sacrifier de précieux jours de congés. Il préférerait, et de loin, passer ses vacances en compagnie de sa femme à parcourir des contrées inconnues en cyclo-photographe avide de découvertes. Mais il avait fini par se persuader qu'à son âge le temps ne jouait plus en sa faveur et que, s'il attendait encore quelques années, il lui faudrait économiser des congés supplémentaires pour le réaliser. Et que, par conséquent, il disposerait de beaucoup moins de temps pour les voyages. CQFD.

« Aussi l'idée de se lancer dans l'entreprise lui monta-t-elle irrésistiblement à l'esprit. L'an passé, il commença par s'enquérir du règlement auprès du club organisateur, l'Union sportive métropolitaine de Paris, afin d'étudier en détail l'itinéraire et par là même esquisser un tableau de marche. Il constata ainsi qu'un délai de dix-huit jours semblait raisonnable pour parcourir la distance de quatre mille cinq cent kilomètres.

« Puis, son dossier parfaitement ficelé, il engagea prudemment des pourparlers avec sa femme et un accord fut conclu en vue d'une réalisation à compter du 10 juillet 1993. Il partirait de son côté faire son Tour ; elle irait avec leur fille et une tante passer une quinzaine de jours en montagne, à la Giettaz, petit village blotti au pied de la chaîne des Aravis. Ce qui, tout compte fait, l'arrangeait d'autant plus que, située sur le parcours du Tour, la localité tombait à point nommé pour constituer un lieu possible de repos.

« Suite à cet accord, qu'il n'hésita pas à qualifier d'historique, il paya son écot pour l'inscription officielle et reçut, au cours du printemps, la plaque de cadre, le carnet de route et toutes les cartes postales de contrôle nécessaires à la réalisation de son entreprise. Désormais il porterait le matricule 1541 au grand registre des candidats du Tour de France Randonneur. Cela lui laissa plus de trois mois pour peaufiner son itinéraire et son tableau de marche, préparer sa monture et rêver, rêver encore et toujours, les yeux rivés sur les cartes routières. Une seule obsession envahit alors son esprit : *boucler la boucle* en dix-huit jours. Dix-huit jours de joie ? Dix-huit jours de souffrance ? Nul ne pouvait lui prédire. En tout état de cause, dix-huit jours inoubliables, il n'en doutait pas. »

Sans aucune transition, la séquence suivante se déroule en plein été. Plus précisément le vendredi 9 juillet 1993, veille du départ. Elle montre Pollux quittant son lieu de travail et rentrant chez lui de très bonne heure dans l'après-midi. Il marche d'un pas rapide et décidé. Il paraît pressé. Dans un plan moyen, nous le découvrons sur le pas de sa porte. Il a enfilé ses habits du dimanche — maillot, cuissard, chaussures cyclos et casquette —, fin prêt pour sa grande évasion. Le cœur serré, il lance un dernier adieu à sa femme et à son petit *bout'chou*, qui pour la circonstance lui offre

"Alors pourquoi pas moi. Après tout, j'en suis fort capable", songeait-il dans ses moments de déraison.

« Pas de doute possible, cette fois-ci c'est bien parti. Le rêve devient réalité. Il n'y a plus qu'à le vivre intensément et surtout intégralement. »

deux grosses bises, une sur chaque joue, et prend rendez-vous pour une possible étape savoyarde aux alentours du 20 juillet.

Puis il s'élançait sous un ciel bleu prometteur en direction de Saint-Valéry-en-Caux, ville située à soixante-cinq kilomètres de Rouen et qu'il a choisie pour prendre le départ. Au bout de la rue, il se retrouve au milieu de la circulation de fin de semaine mais, entouré d'une foule de véhicules, il se sent bien seul. *« Pas de doute possible, cette fois-ci c'est bien parti. Le rêve devient réalité. Il n'y a plus qu'à le vivre intensément et surtout intégralement. »*

Plan de coupe sur un panneau indicateur : Doudeville, 5 km. Le vent d'ouest aidant, le temps s'est irrémédiablement couvert. En un long travelling avant, la caméra suit Pollux dans les rues de Saint-Valéry-en-Caux. La pluie a fait son apparition, drue et froide. Mauvais présage ou hasard du calendrier, elle arrose copieusement les participants d'une course cycliste locale. Et l'on peut entendre distinctement le sympathique commentateur, voyant notre héros se faufiler discrètement le long du trottoir, l'encourager d'un *« bonsoir, ami cyclotouriste »*.

Il remonte maintenant une petite rue bien tranquille et s'arrête devant l'Hôtel de la Marine, dont on aperçoit très distinctement le panneau indiquant que l'établissement est recommandé par la Fédération française de cyclotourisme. Le film s'achève sur quelques plans où nous le voyons dîner puis s'endormir paisiblement, loin de la fête qui se déroule encore autour du port à la nuit tombée.



« Les hauts de Hurlevent »

LE SYNOPSIS

Parti de Saint-Valéry-en-Caux, Pollux affronte le vent de face le long des côtes normandes, de la côte d'Albâtre aux plages du débarquement.

LES DÉCORS

Une chambre d'hôtel. Un port illuminé. Deux ponts suspendus, l'un achevé, l'autre en construction. Des chaumières. Des cimetières militaires.

LES ACCESSOIRES

Une clé anglaise. Un tournevis. Un appareil photo jetable. Un ventilateur.

LES ACTEURS

Philippe G. Deux épicières.

LE FILM

Le film débute sur un décor de chambre d'hôtel, simple mais spacieuse. Une sacoche de guidon est posée au pied du lit. Des affaires de toilette sur la tablette du lavabo. Quatre heures du matin n'ont pas encore sonné à la montre de Pollux. Cependant, les yeux encore gonflés de sommeil, il s'extirpe du lit douillet qui l'a accueilli pour la nuit. Encore tout engourdi par ce réveil inhabituel, il entreprend d'absorber le petit déjeuner qu'il a acheté la veille à Doudeville. Gros plan sur son visage. Il paraît embarrassé, le regard fixe. La caméra découvre alors, en un lent zoom arrière, l'objet du problème. *« Quel étourdi ! J'ai oublié ma petite trousse avec mes couverts et ma serviette.*

Comment faire alors, sans ouvre-boîtes ni cuillère, pour manger deux yaourts et une boîte de fruits au sirop ? Je ne vais tout de même pas rester là, perplexe comme une poule devant un oeuf, et partir le ventre vide. » Sans hésiter, il exhume du fond de sa sacoche une clé anglaise et un tournevis et s'efforce de faire le moins de bruit possible pour arriver à ses fins, et ainsi se nourrir sans réveiller tout l'établissement...

Dans la scène suivante, nous le voyons, correctement alimenté, quitter l'hôtel. A la lumière d'un réverbère, il poste sa carte de départ, certifiant par là même la date à laquelle il se lance dans l'aventure. Un long plan de coupe permet de lire les brèves indications qu'il y a portées : départ de Saint-Valéry-en-Caux, samedi 10 juillet 1993, 4 h 20. Nous le voyons ensuite prendre la route, sous les yeux de quelques marins rentrant au port après une nuit en pleine mer. Cette route il la connaît bien. Il sait que cette lumière artificielle qui inonde toute une partie du ciel du côté de la mer est due à la centrale électronucléaire de Paluel. Il a déjà maintes fois parcouru cette descente en pente douce sur Cany-Barville et la vallée de la Durdent. Les images suivantes montrent les seuls événements qui viennent troubler son cheminement. Tout d'abord la silhouette de deux randonneurs, toutes lumières allumées, qu'il croise peu avant le lever du jour et dont les vestes en Goretex laissent à penser qu'ils ont sans doute roulé toute la nuit. Puis dans la descente sur Fécamp, baignée de cette lumière un peu irréelle, entre la nuit finissante et l'arrivée du soleil, le spectacle de deux lapins détalant devant lui. Joie toujours renouvelée de voir la vie renaître après la longue mise en veille nocturne.

Après un plan général de la ville d'Étretat blottie au pied de ses célèbres falaises, une vue rapprochée nous fait découvrir Pollux arrêté devant une boulangerie, un pain aux raisins dans une main, son imposant carnet de route dans l'autre. Grâce au plan rapide montrant un doigt agile en feuilletant les pages, nous discernons quelques-unes des cinquante sept cases destinées à recevoir les tampons qu'il doit glaner auprès des commerçants d'ici l'arrivée. A cette heure matinale la ville chère à Maurice Leblanc somnole encore. L'estomac et le livret remplis, notre homme ne



Le pont de Tancarville

Le pont de Tancarville

laisse pas ses muscles se refroidir et repart aussitôt. La caméra se porte quelques instants à la hauteur de ses jambes. Fortes des quelque huit mille kilomètres engrangés depuis le début de l'année, elles tournent maintenant comme des bielles. Il est vrai qu'ayant changé de direction pour rallier le pont de Tancarville, il va pouvoir relâcher son effort l'espace d'une trentaine de kilomètres. Car il sait que le vent d'ouest, qui court déjà bon train, ne cessera ensuite de le gêner jusqu'au soir.

En une large vue aérienne, l'objectif survole le pont et vient cueillir un petit point bleu au bord de la route. C'est Pollux qui s'est arrêté quelques instants pour inaugurer un appareil photo jetable acquis contre la somme dérisoire de quarante cinq francs, pellicule comprise. D'ailleurs c'est bien la première fois qu'il délaisse les boîtiers de qualité pour une telle boîte en carton qui ne lui inspire guère confiance. Mais les progrès de la technique en ce domaine seront là pour le rassurer et lui prouver, à son retour, qu'il a bien tort de se méfier. Après un rapide cliché de ce pont suspendu qu'il se souvient, gosse de quatre ans, avoir vu en construction, il repère distinctement une grosse averse qui vogue au-dessus de l'estuaire de la Seine. Au moment où elle s'apprête, poussée par un vent qui enfile irrémédiablement, à s'abattre sur lui, l'abri d'une maison solitaire au pied de la pointe de la Roque le sauve quelques instants de la noyade.

Dans la scène suivante, Pollux roule à la hauteur du futur pont de Normandie, qui lance déjà avec hardiesse par dessus le fleuve une grande partie de son spectaculaire tablier, et fait halte dans une boulangerie de Honfleur pour le second contrôle. Il prend un malin plaisir à longer le Vieux Bassin du pittoresque petit port normand et s'en échappe par une longue ligne droite en pente douce. A peine parvenu sur le plateau de Saint-Gatien, il s'engage sur une petite route en corniche. Nous apercevons alors à l'écran ce qu'il peut entrevoir par instants : de jolies vues plongeantes sur Trouville, Deauville et une partie de la côte normande, et de nombreuses chaumières typiques du pays d'Auge. Il a préféré emprunter ce chemin paisible plutôt que de gagner un ou deux kilomètres par la côte, et il s'en réjouit. Il est en effet de bon ton pour nombre d'automobilistes parisiens de se rendre durant les fins de semaines estivales dans cette région "branchée" goûter aux joies incommensurables... des encombrements.

Grâce à un montage parallèle, deux images se superposent : celle du panneau d'entrée d'un village, Touques, et celle d'un cours d'eau, la Touques. Puis la caméra nous présente en gros plan le pédalier de Pollux. La chaîne a glissé sur le petit plateau à l'avant et se hisse sur la plus grande couronne à l'arrière. Sage précaution car il aborde une courte rampe assez sévère qui autorise de trop brèves échappées sur la mer.

« Si j'avais su, je serais parti dans l'autre sens, par le nord de la France. Mais avec des si !... »

Nous sommes maintenant dans la plaine de Caen. Pour notre héros, les choses sérieuses ont débuté. Malgré un soleil revigorant, le vent hurle sa colère sans aucune entrave, ni haie, ni maison, et il se retrouve bien seul. « *Si j'avais su, je serais parti dans l'autre sens, par le nord de la France. Mais avec des si !...* » Fort de ces réflexions philosophiques parfaitement vaines, il franchit l'Orne sur le Pegasus Bridge, célèbre pont qui entra dans l'Histoire un jour fatidique de juin 1944, et fait pointer son carnet de route à l'épicerie de Bénouville. Dans une courte scène, penché sur sa feuille de route, il étudie de très près l'horaire théorique qu'il a mis au point avant le départ. Et, considérant la force du vent qui ne va pas manquer de le freiner jusqu'au terme de cette étape, il décide de réserver une chambre pour la nuit à Valognes.

Après une rapide vue de l'imposante église à double clocher de Douvres-la-Délivrande, un mouvement de grue fait découvrir une route serpentant à quelques encablures de la Manche et bordée d'une succession de cimetières militaires : canadien à Reviers, américain à Tierceville, britannique à Ryes. Mornes souvenirs des événements qui se sont déroulés dans toute cette contrée il y a un demi siècle et qui ont attribué à ces plages du Calvados des noms pas tout à fait normands : Juno, Gold ou Omaha.

Tant bien que mal, et plutôt mal que bien, usé par le vent, il accoste à Grandcamp-les-Bains pour satisfaire au contrôle obligatoire de sa randonnée ainsi qu'à une restauration rendue d'autant plus nécessaire par les conditions atmosphériques. Nous le voyons arpenter les rayons d'un libre-service à la recherche d'un ouvre-boîtes et d'un lot de petites cuillères en plastique, afin de rendre au tournevis et à la clé anglaise leur utilisation première qu'ils n'auraient jamais dû délaissier. En passant à la caisse, il a droit, de la part de l'épicière, au questionnaire en règle, sympathique assurément mais qui va devenir assez répétitif, sur le pourquoi et le comment de son expédition. Il n'ignore pas que les réactions au traditionnel « *Auriez-vous un tampon, s'il vous plaît ?* » sont à cet

égard tout à fait imprévisibles. Qui vont du soupçonneux interrogatoire quasi policier, vous faisant passer aux yeux de votre interlocuteur pour un drôle de mendiant, au « *Mais bien entendu, j'ai l'habitude* » de la personne bien rodée qui a dû déjà voir défilé chez elle tout un bataillon de cyclotouristes.

Nous le voyons, comblé d'encouragements bien aimables et de nourritures bien terrestres, dépasser promptement les traditionnels ralentissements de Carentan et obliquer vers Sainte-Marie-du-Mont pour huit kilomètres de vent favorable. Et il ne manque pas de les compter ces kilomètres où le vent, en soufflant dans son dos, le laisse, lui, souffler un peu... Au cinquième contrôle de la journée prévu à Quettehou, à deux pas de Saint-Vaast-la-Hougue, la scène se déroule dans une épicerie. « *Vous avez pointé tout à l'heure chez mon frère à Grandcamp* » lui lance la patronne, cependant beaucoup moins loquace que sa belle-soeur. L'esprit occupé par cette curieuse coïncidence, il reprend la route et se dirige vers Cherbourg. Cherbourg ? Cherbourg ? Mais que va-t-il faire à Cherbourg, tout au bout du Cotentin ? Le scénario a prévu d'aller directement à Valognes ! Se rendant compte de son écart, il rétablit la situation avec diligence et se remet sur les bons rails pour les quinze derniers kilomètres.

La dernière séquence du film a pour cadre l'Hôtel de Saint-Malo, où Pollux débarque quelques minutes avant vingt heures. Elle est composée de scènes qui vont devenir d'une redoutable banalité dans les jours suivants : rangement du vélo, douche, dîner, mise à jour du carnet de route (heures de passage et commentaires), préparation des cartes routières pour le lendemain, coup de téléphone à sa femme et coucher aux alentours de vingt deux heures. Seule la composition du dîner va apporter une petite note de variété. Ce soir il est composé d'une immense salade normande et d'un faux filet garni, tout ce qu'il lui faut pour regagner quelques forces en prévision de la seconde étape qu'il espère moins ventée.



« Un dimanche à la campagne »

LE SYNOPSIS

Après une matinée normande pluvieuse, Pollux poursuit sa lutte contre le vent de face le long des côtes bretonnes.

LES DÉCORS

De gros nuages déversant leur manne. Une ville établie sur une butte. Un barrage. Un pont coupé.

LES ACCESSOIRES

Un ventilateur.

LES ACTEURS

Philippe G. Une boulangère.

LE FILM

Comme la dernière du film précédent, la première séquence de celui-ci est également composée de scènes qui vont se renouveler à l'identique dans les jours suivants : lever peu avant quatre heures du matin, petit déjeuner — très "petit" déjeuner — improvisé dans la chambre et dont la

composition n'apporte aucune note de variété, rangement aussi parfait que possible de la sacoche de guidon, sortie de la chambre sur la pointe des pieds, retrouvailles avec le vélo et départ à la lumière des réverbères.

En ce second jour de route, sans doute dopé par la pression à laquelle il doit se soumettre pendant son Tour, c'est sans difficulté aucune que Pollux abandonne les bras de Morphée. Sous l'œil perçant de la caméra, il lève l'ancre et quitte les rues désertes de Valognes. La lune en son dernier quartier l'accompagne quelques minutes puis fâcheusement se voile de méchants nuages déferlant de l'ouest à une vitesse qui laisse présager encore une journée bien mouvementée côté brise. A quelques lieues de la côte, alors que le jour n'a pas encore percé les ténèbres, une averse aussi soudaine que brève s'abat sur son dos, rafraîchissant davantage une atmosphère qu'il trouve déjà bien frisquette. Nous assistons à son arrivée au contrôle de Barneville-Carteret. Comme tous les magasins sont encore fermés, il se voit contraint de poster la première des cartes postales prévues par l'organisateur dans les cas où le participant se trouve dans l'impossibilité de pointer. Puis, sans s'attarder davantage, il s'engage un peu rapidement toutefois sur une route qui mène tout droit... à la mer. Mais guidé par son sens aigu de l'orientation, il s'aperçoit promptement de son erreur et s'empresse de corriger le tir par de petites vicinales qui l'obligent à user de son plus petit développement. « *Qui chantera la difficile condition du randonneur matinal, arrosé, égaré et contraint d'escalader les pentes les plus rudes dès l'aube naissante ?* » gémit-il.

« Qui chantera la difficile condition du randonneur matinal, arrosé, égaré et contraint d'escalader les pentes les plus rudes dès l'aube naissante ? » gémit-il.

Sept heures du matin n'ont pas encore sonné au clocher de l'église de la Haye-du-Puits, lorsque nous le voyons se mêler à un trafic automobile déjà assez dense. Il convient de préciser qu'il vient de récupérer une route qui conduit vers le sud les Britanniques fraîchement débarqués du ferry de Cherbourg. Peu après Lessay, c'est la pluie qui se manifeste. Une manifestation tout d'abord non-violente puis beaucoup plus virulente à l'approche de Coutances. Dès lors il y dédaigne un possible petit déjeuner et, penaud, s'éloigne de la ville et de sa magnifique cathédrale. Il préfère attendre une éclaircie, qui n'intervient réellement qu'à Cérences, après une bonne heure et demie d'humidité. Pains aux raisins et chausson aux pommes, comme il va en prendre l'habitude, arrosés d'une grande tasse de lait chaud, figurent au menu.

Un plan moyen résume parfaitement la situation. Pollux vient tout juste d'achever ce frugal petit déjeuner. Il est encore attablé dans le bistro. D'un air triste et désolé, il regarde la pluie tomber derrière la vitre embuée. Car l'embellie a déjà pris fin. Philosophe, il se fait violence pour redémarrer sous une pluie qui redouble d'intensité et qui ne l'abandonne qu'au voisinage de la baie du Mont-Saint-Michel, baignée maintenant par un soleil généreux.

Suit une vue d'ensemble de la ville d'Avranches. Etant établie sur un promontoire, celle-ci peut lui laisser une petite chance : la possibilité de pointer dans la partie basse de la ville. Un commerçant ? Aucun à l'horizon. Une station-service ? Point. La gare ! Il s'y précipite. En plan rapproché, nous le découvrons en train de lire le laconique écriteau qui orne la porte d'entrée : « Heure d'ouverture le dimanche : 13 h 45 ». Il regarde sa montre et peste : « *Et il n'est pas encore onze heures !* » Contrarié mais résigné, il entreprend sans tarder d'escalader la butte par une petite route qui s'avère bien agréable et débouche sur une grande place. Un plan de coupe, filmé au téléobjectif depuis le jardin public, dépeint le Mont-Saint-Michel trônant au milieu de sa baie. Pollux avise l'annexe du syndicat d'initiative. Mais l'employée ne possède pas de tampon et se contente de lui indiquer l'adresse du syndicat lui-même, perdu au milieu de la ville. Décidément, cette cité normande ne lui va guère. En définitive c'est dans un café qu'il obtient le cachet salvateur.

Après avoir croisé à Pontaubault une petite fille qui pédale sur une troisième roue derrière sa maman, il prend bien à contrecœur sa place dans le trafic incessant des automobilistes se rendant en Bretagne. Sur la route rectiligne le conduisant vers Pontorson, le vent d'ouest, jusqu'alors assez discret sous la pluie, recouvre ses forces et en profite pour charrier une belle averse. La dernière de la journée ! L'entrée en terre armoricaine est marquée par un court moment de répit car une petite colline protège Pollux jusqu'à Sainte-Broladre. Mais le bord de mer qu'il va longer jusqu'à Cancale sonne le glas de sa moyenne. Rien ne lui paraît plus démoralisant que de devoir batailler sur une route aussi plate que la paume de la main, à une vitesse n'excédant pas seize à dix-huit kilomètres à l'heure. « *Drôle de dimanche à la campagne* », soupire-t-il entre ses dents. Mais le vent n'a pas que des inconvénients. Il a balayé le ciel de tous ses nuages et le soleil maintenant respire à nouveau.



Le barrage sur la Rance

Béni soit celui qui a jalonné l'itinéraire de contrôles obligatoires. Car ils constituent autant de pauses bienvenues dans la lutte incessante du randonneur. Cancale, au bout de sa pointe, en est justement l'objet. Un plan filmé en plongée depuis la route dépeint le petit port blotti au pied de sa falaise. Pollux se paye, pour son premier arrêt breton, un superbe et excellent far. Il peut se permettre pendant son périple ce qui serait considéré en temps ordinaire comme excès ou comme péchés de gourmandise. Mais dans ces conditions ces petites gâteries constituent une juste revanche pour éliminer la fatigue et ne compensent même pas le poids perdu. Alors pourquoi s'en priver ? Un petit coup de fil pour réserver l'hôtel du soir et le voilà reparti affronter un vent qui oblique tout doucement vers le nord-ouest.

La scène suivante se déroule au barrage de l'usine marémotrice de la Rance. En descendant de Saint-Servan, notre homme découvre une longue retenue de véhicules qui occupent toute la largeur de l'estuaire. Quelle est la cause de ce bouchon ? Tout simplement un pont basculant levé pour autoriser les petits voiliers à gagner la pleine mer. Ravi de cette situation, il s'offre sans hésiter le luxe de rouler en toute quiétude sur l'autre chaussée momentanément déserte !

Il souffle quelques instants avant de parvenir à Plancoët à la faveur d'une orientation de la route vers le sud, puis une seconde fois au-delà de Pléven dans la traversée de la forêt de Saint-Aubin. Entre Lamballe et Yffiniac, sur la carte ne figure que la voie rapide qu'est devenue la nationale 12. Ses souvenirs en ce domaine lui font craindre d'avoir à l'emprunter par obligation, quitte à être en défaut avec le Code de la Route et à devoir affronter de nouveau un trafic intense. Mais à son agréable surprise, la situation s'est nettement améliorée, comme en témoigne la signalisation irréprochable mise désormais en place pour les deux-roues. Digne des pistes cyclables hollandaises, c'est dire ! Et le crochet par de petites routes longeant la route à quatre voies est même agréable, le léger supplément de distance compensant amplement le calme qui en découle.

Nous sommes maintenant au pied de la longue côte menant d'Yffiniac à Saint-Brieuc. Une bande de jeunes, tous sur des vélos plus dégingués les uns que les autres, doublent Pollux, étant loin d'imaginer ce qu'il s'apprête à réaliser. Histoire sans doute de l'épater, car au sommet peu d'entre eux sont parvenus à conserver la même vitesse...

En ce dimanche après-midi il s'approvisionne auprès d'une boulangerie de la préfecture des Côtes-d'Armor.

« Pouvez-vous m'indiquer la route de Plérin, s'il vous plaît ?

- Oh, mais c'est que j'ai toujours l'habitude de m'y rendre en voiture par la voie rapide... De toute façon, il faut que vous descendiez ».

Bien embarrassé mais fort de ce renseignement précis et on ne peut plus explicite (!), il se faufile, au cours de la séquence qui s'ensuit, dans d'étroites ruelles en pente pour finalement se heurter à

un viaduc fermé à toute circulation, y compris aux piétons. Mais aux traces de passage présentes sur le côté des barrières, il se doute qu'il ne sera pas le premier à tenter le diable et à s'y aventurer. Son passage va-t-il faire la une des quotidiens bretons demain matin ? Non ! Car au prix d'un courage et d'une ténacité hors du commun, Pollux se prend pour Nicolas Hulot et la caméra se croit sur TF1. Séquence exaltation. « *Nous sommes ici sur ce pont de Saint-Brieuc, réputé infranchissable. Le précipice qui s'ouvre sous nos pieds est impressionnant. Nous devons assurer chacun de nos pas pour ne pas risquer la catastrophe à tout instant.* » Et comme pour bien montrer le mimétisme qui l'habite, il pousse un « *Houaouuuu !* » digne des plus belles prouesses du présentateur d'Ushuaia. Bien remis de cet exploit, il obtient pour récompense une tranquillité brève mais salubre sur une voie provisoirement sans issue.

C'est finalement autour de 20 h 15 que le patron du Lucotel, hôtel récent de Lanvollon pourvu de tout le confort souhaité, le reçoit très aimablement. Son vélo ? « *Pas de problème. Il couchera dans le garage. Je vais vous indiquer. Vous n'aurez qu'à laisser la clé au-dessus de la porte d'entrée, en ressortant demain matin.* » Le menu du soir est très consistant : faux filet, comme la veille à Valognes, accompagné de beurre demi-sel, ainsi que la coutume l'exige en Bretagne.

Zébuline et sa mère — appelons-la Margote — étant parties en vacances durant la durée de son Tour, ils s'étaient mis d'accord pour converser par l'intermédiaire de la messagerie de France Télécom : le soir il leur laisserait un message, qu'elles écouteront dans la matinée et auquel elles répondraient aussitôt par un autre message qu'il s'empresserait de recevoir le soir. Et ainsi de suite. Ce qu'il ne manque pas d'effectuer dès la fin du repas, avant de regagner sa chambre.

Durant la dernière scène, au moment de plonger dans un sommeil réparateur, nous l'apercevons lançant un petit coup d'oeil à l'extérieur. La nuit a recouvert la ville mais le vent souffle toujours. Ce qui promet une étape encore bien difficile pour demain. « *Vivement Ploudalmézeau !* », songe-t-il, non sans une certaine impatience.



« La ruée vers l'ouest »

LE SYNOPSIS

Après une nouvelle matinée de lutte, Pollux vire de bord à l'extrémité de la Bretagne et parvient en soirée à Pont-l'Abbé.

LES DÉCORS

Quelques averses matinales. Un double arc-en-ciel. Des péniches. Une baie ensoleillée.

LES ACCESSOIRES

Un ventilateur.

LES ACTEURS

Philippe G. Une hôtelière.

LE FILM

Dès le départ de Lanvollon, la lune est le premier compagnon de Pollux. La température est fraîche, le vent faible. La journée débute donc sous les meilleurs auspices. Sur cette route sinueuse et ombragée, seul le camion du laitier vient troubler cette fin de nuit silencieuse. Les lampadaires de Pontrieux éclairent timidement ce qui semble être un joli petit village perdu au fond d'une étroite

vallée mais le jour ne s'apprête à poindre que lorsque Pollux fait le tour de Tréguier, ville bretonne du Moyen-Âge. Cependant il est encore trop tôt. Tous les commerçants de la place centrale, perchée sur sa butte, ont encore porte close. Une courte scène le voit sortir de sa sacoche de guidon une deuxième carte postale sur les quatre concédées par l'organisateur du Tour. « *Si je continue à cette allure, le stock va vite s'épuiser* », s'inquiète-t-il. Et nous le devinons, sous le faible éclairage public, profiter de cet arrêt obligatoire pour en glisser une autre dans la boîte aux lettres : une gentille carte qu'il adresse à sa petite Zébuline, partie pour la Savoie.

Les scènes suivantes dépeignent la route menant à Lannion, d'un calme étonnant tant par l'absence de circulation que par le relief, agréable oasis parmi les bosses bretonnes. Jusqu'au vent qui n'a pas encore pris sa vitesse de croisière ! Seules de courtes averses rafraîchissantes viennent troubler cet état de grâce. La plus violente va s'abattre sur Pollux à la sortie de Lannion, alors qu'il escalade une méchante bosse à 8 %, comme le panneau fiché en son sommet en fait foi. La récompense de cet effort concédé bien avant un solide petit déjeuner va surgir quelques minutes plus tard sous la forme d'un double arc-en-ciel à 180 degrés, superbement filmé au grand angle.

Pluie et faim. Ces deux ennemis du randonneur, notre héros veut absolument s'en défaire au plus vite. Pour la pluie, son rayon d'action n'est pas très grand, pour ne pas dire nul. Elle est cependant la première à disparaître alors que la caméra découvre la côte bretonne entre Saint-Michel-en-Grève et Saint-Efflam. Pour le second, il doit patienter jusqu'à Plestin-les-Grèves où un café et une boulangerie suffisent à son bonheur. Repu et débarrassé de son fidèle coupe-vent, il entame le Finistère par l'escalade d'une longue bosse bien à l'image de ce département piège. Le vent d'ouest quant à lui, réveillé par les rayons du soleil ou peut-être tout simplement attisé par la marée, reprend ses esprits après l'engourdissement matinal. Pollux parvient à s'en préserver le long de la rade de Morlaix, fort bien abritée, qui vient à point nommé pour lui ménager quelques instants de répit.

La séquence suivante le voit gagner, vent debout, le contrôle de Saint-Pol-de-Léon. Devant la cathédrale, dont on dit qu'elle possède le plus beau clocher de Bretagne, il se restaure convenablement et se prend à espérer. Espérer voir enfin le bout de cette interminable ruée vers l'ouest. Cinquante sept petits kilomètres ne le séparent plus de l'endroit fatidique où il va cesser de lutter contre cette calamité de vent. Mais cinquante sept longs kilomètres où il va devoir encore lutter contre cette même calamité de vent !

C'est jour de marché à Lesneven. Après quelques images hautes en couleurs de cette ville typiquement bretonne, il longe l'aber Wrac'h, traverse Lannilis et se hisse au bord de l'aber Benoît. Et Ploudalmézeau la tant espérée est atteinte à 13 h 30 précises. Il vient de parcourir près de sept cent cinquante kilomètres avec la désagréable impression de lutter contre un ventilateur qu'on aurait planté tout allumé devant sa roue avant.

Qu'elle lui paraît douce la route de Brest ! Douce, reposante et sereine. Un vrai délice. Il y croise quelques cyclistes en pensant égoïstement « *après tout, chacun son tour* ». Mais ne l'a-t-il pas grandement méritée cette récompense ? Au moment de quitter la ville de Brest, il croise la route de Guipavas. Des flashes strient l'écran, images pour la plupart prises de nuit lors des nombreuses fois où il l'a emprunté dans les cinq Paris-Brest-Paris qu'il a déjà effectués. Dans la foulée, il plonge vers le pont Albert-Louppe qui enjambe la baie de l'Elorn et qui permet de gagner le sud du Finistère. Un panneau y annonce à juste raison de se méfier des rafales de vent...

L'ancienne nationale traversant Daoulas et le Faou le mène par quelques longues bosses à Châteaulin. Le ciel étant désormais d'un bleu d'azur, il en profite pour capturer dans sa petite boîte noire la superbe image des péniches se reflétant dans les eaux de l'Eaulne à Port-Launay. En espérant que la photo sera mieux réussie que celles qu'il a prises il y a quelques années alors qu'avec Margote ils effectuaient le Relais de France menant de Brest à Nantes.

Une fastidieuse côte lui permet de s'extirper de Châteaulin. La route est quelque peu abritée du vent bien que le parcours soit de nouveau incliné vers l'ouest. Mais à peine le sommet franchi, il doit de nouveau lutter durant une vingtaine de kilomètres, le temps de jeter un oeil lointain sur l'église de Locronan, blottie au pied de la Montagne du même nom, et d'atteindre Douarnenez.

Surplombant la vaste baie portant son nom, la ville est l'occasion d'un sérieux ravitaillement et de l'envoi d'une des six cartes de contrôle qu'il doit adresser à l'organisateur depuis les six coins de l'hexagone : ici de Douarnenez, de Tardets-Sorholus dans les Pyrénées-Atlantiques, de Mont-Louis

Il vient de parcourir près de sept cent cinquante kilomètres avec la désagréable impression de lutter contre un ventilateur qu'on aurait planté tout allumé devant sa roue avant.



Les eaux de l'Eaulne à Port-Launay

dans les Pyrénées-Orientales, de Vence dans les Alpes-Maritimes, de Delle dans le Territoire-de-Belfort et de Bergues dans le Nord.

En attendant de rallier ces lieux encore bien éloignés, il doit escalader d'interminables bosses avant Landudec. Et finalement le vent, comme s'il voulait se faire pardonner de toute cette gêne, propulse Pollux de bienveillante manière de Pouldreuzic jusqu'à Pont-l'Abbé. La caméra le surprend à son arrivée à l'Hôtel de Bretagne, qui le reçoit vers 20 h 30. « *Il y a environ un mois, j'ai logé un cycliste. Je crois bien qu'il faisait comme vous le tour de la France.* » lui apprend la patronne. La dernière scène du film le découvre attablé au restaurant et décrit en détail la composition du menu : palourdes en entrée, pintade en plat de résistance et une excellente crème caramel nappée de grains de chocolat en dessert. De quoi vous faire monter l'eau à la bouche, n'est-ce pas ? En tout cas, un excellent et fort copieux repas pour reconstituer toutes les forces qu'il a perdues contre le vent.



« Le passager de la pluie »

LE SYNOPSIS

Pollux doit affronter le crachin breton durant dix heures d'affilée. Mais son moral est toujours au plus haut.

LES DÉCORS

Des côtes et encore des côtes. Une route à quatre voies. Le parc régional de Brière. Un pont enjambant la Loire.

LES ACCESSOIRES

Une casquette à large visière. Un défilé de chars. Des pétards.

LES ACTEURS

Philippe G. Un orchestre de bal.

LE FILM

La vision qu'a Pollux du paysage n'est bordée que par la capuche de son coupe-vent et la visière abaissée au maximum de sa casquette pour empêcher les gouttes d'eau de maculer ses lunettes.

Plus question de profiter de l'éclairage d'appoint de la lune. Les nuages ont décidé ce matin de revenir en force jouer les trouble-fête. Pour quelle lointaine contrée s'en est donc allé le ciel bleu de la veille ? Et pourquoi le vent d'ouest, qui aurait pu maintenant aider efficacement Pollux, s'est-il calmé ? Quelques gouttes de mauvaise augure aux abords de Bénodet annoncent-elles une veille de 14 juillet maussade ? Assailli de tant de questions, notre héros ne peut que constater. Constater, comme la caméra plantée à la Forêt-Fouesnant, qu'il pleut. Non pas l'une de ces averses passagères comme il en est tombé les jours précédents. Non. Un crachin bien breton comme il peut en tomber... dans sa Normandie natale. Un crachin qui ne va le quitter — mais il l'ignore encore à 5 h 30 — qu'aux abords du pont de Saint-Nazaire vers quinze heures !

Le jour tarde à se lever, et pour cause. Il ne parvient à éclairer timidement la route maintenant détrempée qu'à l'entrée de Rosporden. La scène suivante se déroule à Bannalec alors que sept heures n'ont pas encore sonné. La boulangère a déjà ouvert son magasin et lui propose de bien appétissants beignets à la confiture. Pourquoi pas ? Sans se faire prier, il en ingurgite goulûment trois sur le bord du trottoir. Il s'aperçoit à cette occasion qu'un terrible mal aux jambes l'a envahi et maudit ce vent qui en est la cause. « *Au bout de trois jours, cela promet* », s'inquiète-t-il. Et le relief breton n'est pas là pour arranger les choses.

Les bosses succèdent aux côtes — et inversement —, en dépassant Quimperlé, Pont-Scorff, Hennebont, Landévant. Seule une erreur de parcours à Hennebont vient troubler sa progression monotone. Il est vrai que les panneaux, comme toute l'infrastructure routière en France, ne sont étudiés, conçus et installés que pour les voitures, et n'indiquent ici que la voie rapide Brest - Nantes et non l'ancienne nationale peu fréquentée. La vision qu'a Pollux du paysage n'est bordée que par la capuche de son coupe-vent et la visière abaissée au maximum de sa casquette pour empêcher les gouttes d'eau de maculer ses lunettes. Mais le crachin est sournois et s'insinue partout, à l'image du sable dans le désert. Entre deux passages en danseuse, essuyer régulièrement ses verres possède au moins l'avantage de lui donner de l'occupation !

Si jolie sous le soleil, comme il l'avait vue avec sa femme dans leur Relais de France Brest - Nantes, la petite ville de Sainte-Anne-d'Auray paraît aujourd'hui bien triste, accablée sous le flot de

larmes qui tombe du ciel. Il s'y ravitaille, fait une nouvelle fois pointer son carnet de route et s'y attarde d'autant moins que la fraîcheur n'incite guère à la flânerie.

« Voyons voir, se dit-il. Il a commencé à pleuvoir à 5 h 30. La marée dure en général six heures. Donc vers midi cela devrait se calmer... » En réponse à ce vœu pieux, un vent soutenu de sud-ouest se lève durant la traversée de Vannes. Au-delà, l'unique route directe est la voie rapide. Avant le départ de Rouen, Pollux avait questionné Martine Cano, régionale de l'étape et ancienne collaboratrice de la revue fédérale, du temps où il faisait partie, comme elle, de l'équipe de rédaction. Elle lui a signalé que cette route n'est pas interdite aux deux-roues mais l'a averti du fait qu'elle est particulièrement encombrée à toute heure de la journée et lui a gentiment adressé une carte détaillée indiquant les variantes possibles de part et d'autre. Muni de ces précieuses indications, il s'engage néanmoins sur la fameuse voie dans le but de la tester jusqu'à Theix, soit sur quatre kilomètres environ.

Est-ce dû à la grisaille de la journée ou à Bison Futé, toujours est-il que seuls quelques poids lourds, à sa grande surprise, hantent la route à quatre voies. De plus, le fait qu'elle soit bordée par une large bande d'arrêt d'urgence bien entretenue l'encourage à poursuivre le test jusqu'à Muzillac. La bande s'est entre-temps dégradée mais la circulation n'est pas aussi infernale qu'annoncé. Tant et si bien qu'il atteint sans embûche le célèbre pont de la Roche-Bernard. Célèbre surtout pour ses encombrements de fin de semaine car la route, large comme une autoroute, se réduit ici à une chaussée tout à fait ordinaire, en attendant un autre pont déjà en construction en amont dans l'estuaire de la Vilaine.

Et puisque le vent s'est levé, pourquoi ne pas l'avoir de face ? C'est chose faite dès la Chapelle-des-Marais, à l'entrée du parc régional de Brière. « Décidément il m'en veut ou quoi ? », pense-t-il avec désolation. Une succession de magnifiques plans défile à l'écran, images de marais et d'étangs, malheureusement attristés par les conditions atmosphériques déplorables. Pollux décide d'un bref arrêt pour recharger la chaudière à Saint-Joachim, au milieu du marais. Et c'est au moment où il reprend la route que les cieux se font plus cléments. Le passager de la pluie qu'il était devenu peut enfin accoster. La chaussée est même sèche lorsqu'il aborde la longue côte qui permet d'enjamber la Loire au pont de Saint-Nazaire. « L'influence du plus long fleuve de France sur le climat n'est donc pas un mythe ! » se dit-il pleinement satisfait de cette soudaine amélioration.

Suspendu à plusieurs dizaines de mètres au-dessus du fleuve et directement exposé au vent venant de l'océan Atlantique, Pollux tient laborieusement l'équilibre sur le vélo. Il doit même pédaler pour descendre la longue pente douce qui attache le pont à la terre ferme sur la rive sud de la Loire. Cette rive sud : tout un symbole. Un changement radical, non seulement au point de vue météorologique, mais aussi pour le moral. « Un petit pas pour l'homme, un grand pas pour le participant du Tour de France », se surprend-il à paraphraser.

Revenu de ces considérations d'homme "dans la Lune", il reste bien terre à terre puisqu'à Saint-Père-en-Retz, il passe un coup de téléphone pour réserver sa chambre pour le soir. Après une brève averse au voisinage d'Arthon-en-Retz, il pointe dans une boulangerie de Bourgneuf-en-Retz et s'empresse de terminer cette quatrième étape à Aizenay, en territoire vendéen, à l'Hôtel Saint-Benoît.

Dans ce petit hôtel bien sympathique, il a droit pour un prix tout à fait modique à un buffet de hors-d'oeuvre à volonté — quelle aubaine ! — et déguste un délicieux jambon de Vendée. Ce soir-là, sont prévus à l'occasion de la fête nationale un défilé de chars accompagné des traditionnels pétards et un bal qui doit s'achever à quatre heures du matin. Par bonheur l'hôtel n'est pas sur le parcours des chars et le bal a lieu sur un stade situé à la périphérie de la ville. Particulièrement satisfait de cette avantage, c'est sans hésitation aucune qu'il se glisse douillettement dans les draps et s'endort profondément sur ses deux oreilles.

Le passager de la pluie qu'il était devenu peut enfin accoster. La chaussée est même sèche lorsqu'il aborde la longue côte qui permet d'enjamber la Loire au pont de Saint-Nazaire.



« Jour de fête »

LE SYNOPSIS

Les nuages ayant poursuivi leur course vers le nord-est, le soleil et la chaleur retrouvés accompagnent Pollux dans sa chevauchée vers le sud.

LES DÉCORS

Le parc régional du Marais Poitevin. Des Charentes ensoleillées. Quelques pins.

LES ACTEURS

Philippe G. Une dame de Surgères. Un employé de station-service. Des habitants des villages de Créon et Langoiran. Une aubergine.

LE FILM

En un rapide flash-back, des images du défilé d'hier soir cèdent la place à celles de ce matin. La nuit est douce. Les derniers lampions du bal du 14 juillet viennent juste de s'éteindre. Quelques jeunes traînent encore dans les rues d'Aizenay. Pollux, lui, reprend la route et s'enfonce dans le noir. Solitaire mais heureux, la tête emplie déjà de quatre jours de souvenirs et prête à engranger encore de nombreux autres. Dans le silence des ténèbres, seules quelques voitures le doublent jusqu'aux alentours de cinq heures. A la Mothe-Achard le manque d'éclairage public lui vaut d'exécuter un demi-tour rapide à la sortie du village et d'user de sa torche pour dénicher le timide panneau indiquant la bonne route.

C'est au lever du jour qu'il atteint Talmont-Saint-Hilaire. La caméra le devine à la lueur de quelques réverbères. Au moment où il s'apprête à poster une nouvelle carte de contrôle, il repère de la lumière dans l'arrière-boutique d'un charcutier. Trois personnes sont occupées à y préparer la viande pour la journée. Il avise celle qui semble être le patron.

« Bonjour messieurs dames. Vous n'auriez pas un tampon pour mettre sur mon carnet de route, s'il vous plaît ?

- Bien sûr. Attendez. »

Après quelques banalités échangées entre Pollux et les deux employés, le patron revient avec l'objet convoité.

« Déjà sur le vélo à cette heure matinale, un jour de fête ?

- Pas de repos pour les braves. » lui répond-il, en pensant aussi bien à lui qu'à son interlocuteur et à ses employés.

Il rencontre la première boulangerie ouverte à Grues, à l'entrée du parc régional du Marais Poitevin et déjeune sur les marches de l'église car aucun café n'est ouvert dans les parages. Le ciel est clément ce matin. Cela augure une belle journée ensoleillée. Si le vent, en ce 14 juillet, ne vient pas jouer les trouble-fête... Du côté des jambes les choses semblent s'arranger tout doucement. Mais il serait très prématuré de lui donner l'Aubisque à ronger !

A Surgères il pointe dans une épicerie et engloutit entièrement un roulé à la confiture et une grosse boîte de fruits au sirop. Devant son embarras à trouver une poubelle, il se voit gentiment proposer par une brave dame de récupérer ses détritiques, « pour ne pas défigurer la France », lui lance-t-elle patriotiquement.

A Surgères il pointe dans une épicerie et engloutit entièrement un roulé à la confiture et une grosse boîte de fruits au sirop.

La séquence suivante montre quelques scènes filmées à Saint-Savinien. Des arbres majestueux alignent leurs silhouettes sur les rives surchauffées de la Charente. De nombreux promeneurs en profitent pour passer ici quelques heures de repos. Grâce à un ciel parfaitement dégagé, le mercure ne tarde pas à atteindre des hauteurs que Pollux n'a pas encore eu la faveur d'observer depuis son départ. Mais la chaleur, atténuée par un léger vent de sud-ouest qui ne suffit pas à freiner sa progression, est supportable. Sur plusieurs kilomètres, la route suit théoriquement les bords du fleuve, mais la pratique révèle une succession de petites bosses qui font paraître long le chemin pour atteindre Saintes.

L'ancien chef-lieu de la Charente-Inférieure est en quelque sorte un jalon dans la traversée d'une région assez monotone. La carte n'étant pas très explicite quant à un éventuel raccourci pour éviter la traversée du centre ville, Pollux s'en remet à son sens de l'orientation pour se diriger dans un dédale de petites rues. « *Une fois à gauche, une fois à droite. Tiens, un sens interdit. On va essayer par là.* » Finalement il récupère la direction de Chaniers sans avoir l'impression d'avoir perdu de temps. Dans son club ne le surnomme-t-on pas la Boussole ?

Une large rocade lui fait éviter le centre ville de Pons. Puis il passe, en vain, un coup de téléphone à un hôtel de Créon, en Gironde. Pas de réponse : il rappellera plus tard. La chaleur se fait de plus en plus pressante en ce milieu d'après-midi. Quelle différence avec la veille où il a gardé tricot à manches longues et coupe-vent une bonne partie de la journée... Ayant eu loisir de casser une rapide croûte en téléphonant, il pointe en un clin d'oeil dans une station-service de Jonzac, ville du pineau des Charentes, et continue sa progression vers Montendre. Nouveau coup de fil à l'hôtel de Créon. Et toujours aucune réponse. A dix-sept heures, cela lui paraît bizarre. Il soupçonne de plus en plus une fermeture de l'établissement.

A la sortie de la ville, la caméra s'attarde sur une piscine en plein air, dans l'enceinte d'un camping. Celle-ci grouille de monde et de musique, ou du moins de bruit ressemblant à de la musique. « *Un peu de rafraîchissement, d'accord mais quel tintamarre dans le silence de la forêt !* », pense-t-il en s'éloignant rapidement. Les pins et leur odeur caractéristique si particulière annoncent la proximité des Landes. Ce que confirme le terrain beaucoup plus doux. Le vent quant à lui ne cesse de souffler légèrement de l'ouest, de telle sorte que, pour une fois, il le pousse agréablement vers le sud-est.

Une petite pensée lui vient en mémoire au moment où il croise la route qui mène de Saint-André-de-Cubzac à Guîtres : presque deux ans auparavant, le jour du 11 novembre, il l'avait empruntée, tirant dans sa remorque Zébuline, qui commençait à peine à esquisser quelques pas toute seule. Il participait, en compagnie de Margote, à une sortie des membres du Club indépendant bordelais, entre autres Philippe Meyer, pour une fois à bicyclette et non à tricycle, et Bernard et Marie-Annick Moriame, alias Guidoline. Méorable sortie ensoleillée !

En achetant des pâtisseries à Galgon pour le lendemain demain, il téléphone une dernière fois à l'hôtel : toujours en vain. Que faire ? Essayer de pousser jusqu'à Créon dans l'espoir hypothétique de trouver un autre hôtel que celui figurant à l'annuaire et risquer de pousser plus loin encore à une heure plus avancée de la soirée ? Ou s'arrêter sagement beaucoup plus tôt ? A Libourne il ne s'attarde pas et pointe de nouveau dans une station-service. « *Toujours bien utile de pointer dans ces endroits lorsque l'on est pressé...* » pense-t-il. De plus l'employé est sympathique et le questionne rapidement sur son aventure.

A Saint-Germain-du-Puch, un hôtel est ouvert, mais il n'est pas encore vingt heures. Pollux décide de tenter le diable et de continuer. La traversée de Créon lui confirme la fermeture de l'hôtel qu'il a plusieurs fois appelé et une dame lui indique qu'il n'existe effectivement qu'un seul établissement qui aurait pu le loger cette nuit-là. Dans la foulée il plonge vers la Garonne, quittant pour un moment l'itinéraire qu'il s'est fixé. Le léger accroissement du kilométrage est compensé par un relief beaucoup plus sympathique. De toute façon, procéder ainsi ne peut que favoriser sa quête.

Langoiran ne possède qu'un seul hôtel, d'ailleurs fort bien situé en bordure de la Garonne. Fermé ! Après s'être renseigné auprès de personnes qui devisent de choses et d'autres sur le pas de leur porte, il file vers Portets, sur l'autre rive du fleuve. Là, un seul hôtel : fermé ! Décidément, la poisse le poursuit avec un entêtement dont il se serait bien passé. Il est maintenant plus de vingt et une heures. Il lui paraît alors plus sage de dîner dans un restaurant et de continuer tranquillement la recherche d'un lit ensuite. Justement une auberge tombe à point nommé. A tout hasard, il

questionne la patronne sur l'éventualité de trouver un hôtel assez proche. « *A deux kilomètres, il y en a un, mais je ne sais pas s'il est ouvert. Ensuite deux kilomètres plus loin, il y en a un autre.* », lui indique-t-elle. Fort de ces précieux renseignements, il se résout à pousser rapidement au premier des deux. Et rapidement n'est pas peu dire : il pique des deux aussi vite qu'il est humainement possible après plus de trois cent vingt cinq kilomètres abattus dans la journée.

Il stoppe les machines devant l'Auberge des Graves à Virelade, à 21 h 16 très précisément. Il était temps ! Il y est reçu très correctement et peut même s'offrir le luxe de prendre une douche fort bienvenue avant de passer à table. Après un bon repas gascon, composé entre autres d'une bonne cuisse de poule aux légumes, il ne se fait pas prier pour se coucher. Seul problème : les patrons ont décidé de faire griller quelques côtelettes juste sous sa fenêtre à plus de onze heures du soir... Ayant prévu ce cas de figure particulièrement gênant pour quelqu'un qui compte récupérer toutes ses forces avant le lever du jour, il a recours aux précieuses boules Quiès qu'il a emportées et s'endort dans le silence, euphorique comme on peut l'être après une journée aussi chargée.



« 37°2 le matin »

LE SYNOPSIS

Après avoir traversé la forêt des Landes, Pollux doit affronter la canicule et les longues bosses des contreforts pyrénéens.

LES DÉCORS

Des pins, encore des pins et toujours de pins. Des villages baignés de soleil. En arrière-plan, les sommets enneigés des Pyrénées.

LES ACTEURS

Philippe G. Les clients d'un bistro landais.

LE FILM

Au-dessus de Pollux, un ciel constellé d'étoiles. Au-dessous de ses roues, une route bien rectiligne et plate, que la lumière du jour n'a pas encore éclairé et qui s'enfonce au coeur de la forêt des Landes. Royaume des pins, des lignes droites... et des douleurs à la selle.

Malgré son arrivée tardive hier au soir, notre homme a pris le départ comme à l'accoutumée à 4 h 10. Le jour se lève maintenant alors qu'il chemine à son allure de métronome vers Saint-Symphorien, village landais où il a dormi avec sa petite famille l'an passé. Il y poste une carte de contrôle car tous les commerçants sont encore fermés et une autre pour sa petite Zébuline. La caméra nous montre des habitations désormais clairsemées, cachées dans la forêt, ou au bord de la route à la faveur de quelque clairière.

En cette sixième étape la malchance le poursuit encore. A Luxey, la seule boulangerie est encore fermée à sept heures. A Labrit, elle paraît close définitivement. Pollux doit finalement attendre 8 h 30 et le village de Garein, sur la route qui conduit de Mont-de-Marsan à Bordeaux, pour prendre un copieux petit déjeuner dans un bistro. La séquence met en scène quelques clients accoudés au comptoir. Ils lui confirment dans leur conversation l'impression qu'il ressent : la température n'a pas

encore atteint 37°2 ce matin mais le thermomètre s'apprête sans nul doute à grimper à ces hauteurs vertigineuses au cours de l'après-midi. Dans les journaux étalés sur les tables, il n'est question que d'Indurain et de ses exploits dans les Alpes.

Par des villages en Y — Ygos-Saint-Saturnin, Saint-Yaguen —, il clôture le chapitre Landes à Tartas. Comme prévu, il a mal aux fesses et n'attend qu'une seule chose, les Pyrénées, où il pourra tout à loisir se mettre en danseuse, comme il en a l'habitude dès que les aspérités du terrain apparaissent. La Chalosse, légèrement bosselée, en constitue les prémices. Il déjeune à Orthez, l'ancienne capitale du Béarn : deux bananes — encore et toujours, un vrai régime ! —, un roulé à la confiture de myrtilles et un yaourt à boire dont le contenant va lui permettre de remplacer l'un de ses deux bidons.

D'Orthez à Navarrenx, quelques chevrons sur la carte ne lui avaient pas paru bien méchants au moment de l'étude du parcours. Sur le terrain il en est tout autrement, car les côtes sont escarpées et se poursuivent sur plusieurs kilomètres. De quoi largement humidifier son fidèle mouchoir qu'il conserve pour la circonstance accroché au guidon. Il retrouve le même genre de chausse-trappe pour gagner Mauléon-Licharre. La chaleur asphyxie presque totalement la petite ville basque et le léger vent qui remonte comme Pollux la vallée accentue la sensation d'étouffer.

Nous le voyons ensuite faire une halte d'un peu plus d'une demi-heure à Tardets-Sorholus, ce qui est tout à fait exceptionnel puisque cela ne se reproduira qu'une seule et unique fois dans ce Tour. Il y engloutit moult fruits et boissons et poste une de ces fameuses cartes de contrôle des six coins de l'hexagone en notant scrupuleusement la date et l'heure de passage : jeudi 15 juillet 1993, 16 h 20. Il a déjà parcouru mille sept cent trente kilomètres depuis samedi matin, soit trois cent kilomètres de moyenne par jour. Un rapide calcul lui indique qu'il lui en reste encore près de deux mille huit cent, dont, quantité non négligeable, ceux proches des Pyrénées ainsi que ceux des Alpes.

Après ces considérations gastronomiques et mathématiques qui possèdent le gros avantage d'occuper son esprit de solitaire, il reprend une route qui désormais se dirige vers l'est. A la sortie du village, il a une petite pensée pour Zébuline à la rencontre de deux couples ayant chacun une remorque pour enfant. A Arette, qu'un tremblement de terre rendit tristement célèbre en 1967, il prend le temps de réserver une chambre dans un hôtel d'Eaux-Bonnes, qu'il prévoit d'atteindre vers 20 h 30.

La route, qui permet d'éviter le difficile col de Marie-Blanque et qui mène à Arudy, est agréable et largement boisée, mais elle lui paraît interminable. Sans doute sa hâte bien légitime de passer sous la douche en cette fin de journée caniculaire et l'absence de bornes kilométriques y sont-elles pour quelque chose ?

Entre Laruns et Eaux-Bonnes la pente lui paraît relativement douce et l'autorise à atteindre l'hôtel quelques minutes avant l'heure dite. Juste à temps pour apprendre par la télévision le résultat de la grande étape des Alpes du Tour professionnel : Rominger a battu Indurain au sprint à Isola 2000. C'est en fait la première information qu'il glane sur ce Tour 93. Même l'arrivée à Évreux, à cinquante kilomètres de chez lui, l'a laissé complètement indifférent. D'ailleurs seules les grandes étapes de montagnes l'intéressent, lui l'amoureux des hautes altitudes.

« Vous faites un grand tour ? » s'enquiert la patronne de l'Hôtel de la Poste, qui l'accueille royalement. « Celui de France » lui rétorque-t-il du tac au tac.

« Vous faites un grand tour ? » s'enquiert la patronne de l'Hôtel de la Poste, qui l'accueille royalement. « Celui de France » lui rétorque-t-il du tac au tac. L'établissement est un Logis de France avec ascenseur, patio et balcons intérieurs à l'image de ceux des Galeries Lafayette. Il craint un instant pour l'addition. Mais il ne paye que deux cent quatre-vingt dix francs, repas gastronomique et très *cyclo* compris. Ce soir, avant de tomber dans les bras de Morphée, il téléphone à Margote par les moyens habituels et procède à une lessive générale rendue nécessaire par la chaleur de la journée.



« Vincent, François, Paul et les autres »

LE SYNOPSIS

Puisqu'il se trouve au pied des Pyrénées, Pollux n'a pas d'autre solution que de les franchir. Ce qu'il accomplit en une seule journée. Ou presque.

LES DÉCORS

Des paysages montagnards à couper le souffle. Le pic du Midi de Bigorre. Une affreuse station de sports d'hiver. Des cols faciles et d'autres beaucoup moins.

LES ACTEURS

Philippe G. Trois randonneurs nordistes. Un vélociste. Un hôtelier cyclotouriste.

LE FILM

Cet arrêt à Eaux-Bonnes possède un gros inconvénient : celui de se situer au tout début de la série des grands cols pyrénéens. Car naturellement Pollux aurait préféré couper la poire en deux, par exemple en dormant à Argelès-Gazost ou à Arreau. C'est ce maudit vent des côtes normandes et bretonnes qui l'a retardé et qui lui impose de tout avaler dans la journée : Aubisque, Tourmalet, Aspin, Peyresourde et les autres, et non des moindres, comme il va s'en apercevoir en fin de journée !

Mais à quatre heures du matin, les préliminaires ne sont pas encore entamés. A peine a-t-il franchi la porte de l'hôtel que notre homme doit démarrer à froid, bien que la température soit déjà plus que tiède. La pente, douce depuis Laruns, s'accroît nettement dans la traversée même d'Eaux-Bonnes. Un court plan de coupe montre un détail de la carte qu'il a placée sur sa sacoche de guidon : il y est indiqué que la pente atteint 13 % après trois kilomètres. La nuit est calme et le ciel à moitié couvert. Alors que Pollux commence à apercevoir les lumières de Gourette, la station de sports d'hiver de la vallée, nichée sur son perchoir, un éclair illumine soudain le ciel. L'oreille tendue, il guette le tonnerre. En vain : l'orage est loin. Au milieu d'une nuit d'encre, nous ne pouvons deviner qu'un cycliste s'évertue à escalader la pente car il grimpe par endroits toutes lumières éteintes. Il se hisse d'ailleurs sagement vers les hauteurs. Très sagement car il sait qu'il a encore nombre de cols à franchir avant ce soir. La circulation à cette heure matinale est presque nulle : seuls un camion et une voiture le croisent au cours des deux premières heures. Pendant ce temps, quelques nouveaux éclairs se succèdent à intervalle régulier, toujours sans tonnerre.

C'est dans les ultimes lacets du col d'Aubisque, qu'il perçoit les premières lueurs du jour. En principe il doit faire tamponner sa carte de route au sommet. Mais le seul établissement se situant au col n'a pas encore ouvert ses volets. Nous le voyons donc préparer, dans la pénombre, une nouvelle carte de contrôle, la quatrième et dernière mise à sa disposition par l'organisateur. Une fois sa carte timbrée et dûment remplie de la date, du lieu et de l'heure de passage, il ne sait qu'en faire. Car ici, à 1710 mètres d'altitude, il ne trouve aucune boîte aux lettres pour l'y glisser. Que précise le règlement dans pareil cas ? Ne l'ayant pas sur lui pour le dire, il décide de poursuivre sa route. Peut-être qu'au col du Soulor, à dix kilomètres de là, en trouvera-t-il une ?

La séquence suivante est une des plus belles de toutes celles qu'il nous sera donné de voir. Elle montre, à l'aube naissante, la corniche des Pyrénées dominant de plusieurs centaines de mètres le cirque du Litor. Le paysage est grandiose. Pollux descend très prudemment dans la pénombre, au milieu d'une colonie de vaches couchées juste au bord de la route, à la sortie d'une large courbe. Bien entendu aucune balise n'a été posée pour les signaler. Par contre aucun bovidé n'encombre,

La séquence suivante est une des plus belles de toutes celles qu'il nous sera donné de voir. Elle montre, à l'aube naissante, la corniche des Pyrénées dominant de plusieurs centaines de mètres le cirque du Litor. Le paysage est grandiose.

comme il est d'usage, les courts tunnels. Avantage non négligeable du manque de luminosité, ceux-ci paraissent beaucoup moins sombres qu'en plein midi au soleil. Quelques éclairs continuent d'illuminer le ciel au-dessus des hautes cimes. Côté vallées, par contre, les nuages se déchirent peu à peu, laissant présager de nouveau une bien chaude journée.

Le col du Soulor, où Pollux a terminé une randonnée Mer-Montagne l'année précédente, est complètement désert et vide de toute boîte aux lettres. Il n'est que 6 h 15. Pas d'hésitation possible vu l'heure encore bien matinale : il va déposer sa carte au prochain bureau de poste. Ce qui est fait à Arrens, dernier village au fond de la vallée et par conséquent premier rencontré.

Dans la descente très roulante vers Argelès-Gazost, il se retourne plusieurs fois pour admirer le Balaitous et son glacier se dégageant des brumes matinales. Il dévore un sérieux petit déjeuner à Pierrefitte-Nestalas : traditionnels pains aux raisins et chausson aux pommes encore tous chauds. Et là, alors qu'il est assis sur un petit muret, son oeil est attiré par une chose bien curieuse qui l'effraie : la corde apparaît sur toute la longueur du pneu arrière ! Quoi ? Comment ? Un pneu tout neuf du départ ? Qui plus est un Wolber renforcé : ce qu'il y a de mieux en matière de 700 ! Et seulement après deux mille kilomètres de route ! Après examen rapide et exhaustif de la situation, il s'avère que la mince bande centrale de caoutchouc qui permet de renforcer la gomme s'est tout simplement décollée. Un défaut qui aurait été pardonnable dans d'autres circonstances mais qui l'inquiète soudain sérieusement. Où va-t-il déterrer un pneu de secours dans ces montagnes pyrénéennes ? Peut-être à Luz-Saint-Sauveur ou à Barèges. Ou encore pourquoi pas à Sainte-Marie-de-Campan ? Christophe en son temps y a bien déniché un forgeron !

Préoccupé par ce petit accroc dans les rouages jusqu'alors bien huilés de son cheminement, il s'engage dans les gorges de Luz en direction du col du Tourmalet, étymologiquement le "mauvais détour". Et il n'est pas le seul. Des dizaines de cyclistes profitent de la fraîcheur toute relative du matin pour se lancer comme

lui à l'assaut du géant des Pyrénées. La partie la plus dure se situe à la sortie du bassin de Luz-Saint-Sauveur, dans de longues lignes droites, trop pentues à son goût, remontant la vallée du Bastan. D'autant plus qu'il fait déjà chaud sur cette route orientée vers l'est, car le soleil y brille depuis le tout début de matinée. Le paysage devient plus âpre. C'est le "Pays Toy", cher à un de ses anciens compagnons de club.

Il se ménage une courte halte à Barèges pour se ravitailler. C'est la dernière épicerie avant Sainte-Marie-de-Campan, de l'autre côté du Tourmalet, à vingt-huit kilomètres de là, qu'il ne pense pas atteindre avant deux bonnes heures au plus tôt. Il repère une fontaine et prudemment fait le plein de ses deux bidons, prévoyant que le soleil va cogner dur avant midi.



Au-dessus du pont de la Gaubie

La corde apparaît sur toute la longueur du pneu arrière ! Quoi ? Comment ? Un pneu tout neuf du départ ? Qui plus est un Wolber renforcé : ce qu'il y a de mieux en matière de 700 ! Et seulement après deux mille kilomètres de route !



Partant d'un gros plan sur le pic de Néouvielle, la caméra découvre en un lent zoom arrière le vallon désolé traversé par le pont de la Gaubie. Le ruisseau serpente à travers des pâturages pierreux. Sur la route montant au col, les cyclistes se font de plus en plus nombreux. En fouillant la chaussée, l'objectif vient cueillir Pollux et le suit lentement, très lentement, jusqu'à découvrir, en arrière-plan, le pic du Midi de Bigorre. Surmonté de son observatoire et de son relais de télévision, le célèbre sommet trône là-haut, sept cent mètres au-dessus du col, devant un ciel parfaitement bleu et la tête couronnée encore de quelques plaques de neige. Les souvenirs de son escapade aux cols des Sencours et des Laquets lui reviennent en mémoire, alors qu'un beau jour de septembre une immense mer de nuage inondait toutes les vallées vers l'est et le nord. Les yeux rivés sur l'observatoire, il profite comme il se doit d'un court faux plat bienvenu, avant de négocier convenablement le dernier kilomètre de l'ascension qui lui paraît bien raide.

Les dix-sept kilomètres de la descente avalés en vingt et une minutes à une vitesse maximale de soixante treize kilomètres à l'heure.

Comme si tous les cyclistes du pays s'y étaient donnés rendez-vous, la plate-forme sommitale grouille de monde. Il pointe au magasin de souvenirs et, sans s'attarder outre mesure, attaque la vertigineuse descente que, pour la première fois en trois passages au Tourmalet, il aborde sous le soleil. Les autres fois, un épais brouillard l'avait toujours gardé d'apercevoir cette affreuse blessure qu'est la Mongie. Il fonce à travers la station pour retrouver au plus vite les véritables paysages alpins et boisés du reste de la vallée. Résultat de sa plongée : les dix-sept kilomètres de la descente avalés en vingt et une minutes à une vitesse maximale de soixante treize kilomètres à l'heure.

A Sainte-Marie-de-Campan il est attiré par trois cyclotouristes arborant des plaques de cadre semblables à la sienne, où trône un nombre inscrit en rouge entouré de ces mots magiques : Tour de France Randonneur. Partis d'Estaires, dans le Nord, au début du mois, ils comptent effectuer la Grande Boucle en vingt-cinq à vingt-huit jours. Dans l'immédiat ils ont fini de se restaurer et se préparent à escalader le Tourmalet. Ils questionnent Pollux sur son périple et sont sidérés à la fois

par les délais qu'il s'est imposés et par la légèreté de ses bagages, persuadés au premier abord qu'il a une voiture suiveuse. Après les salutations d'usage, ils se souhaitent mutuellement une bonne route et reprennent leur besoin chacun de leur côté.

Poursuivant la sienne, Pollux attaque maintenant le col d'Aspin, qu'il trouve assez roulant de ce côté-ci jusqu'au centre de ski de fond de Payolle. Quelques lacets bien abrités du soleil dans les sapinières proches du sommet et, sans trop forcer, il atteint le col au milieu d'une zone de pâturages. Celui-ci a un petit air de vacances. Des vaches se prélassent au beau milieu de la chaussée et des touristes pique-niquent en profitant de la fraîcheur relative due à l'altitude. Toujours inquiet pour son pneu arrière qu'il n'a toujours pas changé, il pique sans hésitation dans la vallée de la Neste d'Aure, sept cent quatre-vingt mètres plus bas.



Les vaches du col d'Aspin

Il est plus de treize heures lorsqu'il aperçoit les toits d'ardoises d'Arreau, où il effectue quelques emplettes dans une boulangerie. Il a bien pris la précaution de noter sur ses photocopies de cartes routières l'adresse des vélocistes figurant dans la prochaine édition du guide cyclo. Mais l'espoir est faible de trouver un marchand de vélos ouvert à cette heure. Celui qui officie ici est, par miracle, ouvert. Le patron, très aimablement, suspend son déjeuner pour le dépanner, le soulageant d'une préoccupation qui commençait à devenir urgent de régler.

Une fois la réparation effectuée, il déjeune à l'ombre de l'église et passe un coup de fil à l'Hôtel Souquet de Saint-Girons. En tant que responsable de l'édition de la partie Établissements Recommandés du guide cyclo de la FFCT, il y a bien longtemps qu'il entend parler de cet hôtel et de son patron cyclotouriste. Mais là il n'est pas déçu par le dialogue qu'il entame :

« *Bonjour Monsieur, avez-vous une chambre libre pour cette nuit ?*

« Vous faites Le Tour de France ? Et bien sachez que chez moi il y a toujours de la place pour les cyclotouristes. »

- Oui, bien entendu.
- J'arriverai vers 20 heures 30.
- Pas de problème. Vous arrivez en voiture ?
- Non, à vélo.
- Vous êtes cyclotouriste ?
- Oui.
- Alors, Monsieur, vous êtes un homme heureux !
- Si vous le dites.
- Vous faites Hendaye-Cerbère peut-être ?
- Non, le Tour de France Randonneur.
- Le Tour de France ? Et bien sachez que chez moi il y a toujours de la place pour les cyclotouristes. »

Chaussé de neuf et fort de ces chaleureux encouragements, il s'en va guilleret sur les pentes surchauffées du col de Peyresourde. Mais un léger vent favorable l'empêche de ressentir le moindre souffle d'air. Ce qui rend sa progression de plus en plus pénible. La vallée de la Neste de Louron et les abords de ses lacs sont bondés de touristes et d'amateurs de deltaplanes s'élançant des sommets de Val-Louron. D'autres souvenirs lui reviennent en mémoire : ceux d'une agréable randonnée cyclo-muletière par le col d'Azet, qui permet de rallier la vallée de la Neste d'Aure à celle-ci.

Mais en ce jour caniculaire il n'est pas là pour flâner, contrairement à ce que son allure peut laisser croire. Au-dessus d'Estarvielle chaque kilomètre est ponctué d'une halte obligée sous un arbre pour une toute autre raison que le tourisme. Il recherche en effet régulièrement un peu de fraîcheur. Bilan de l'ascension : sept kilomètres en une heure et cinq minutes. Pas de quoi pavoiser !



Soudain, à l'arrivée de cette étrange monture, le chien décide sans aucune raison apparente de traverser la route. Notre homme se voit l'espace d'un instant s'écrasant sur le bitume et terminer ainsi lamentablement sa belle aventure. Au tout dernier moment, le nez du canidé flaire probablement le pneu avant en même temps que le danger et décide de stopper net sa course !...

Après une rapide descente sur Bagnères-de-Luchon, il pointe dans une station-service. La chaleur est ici supportable, d'une part parce que la route est à l'ombre, d'autre part en raison d'un vent assez fort remontant la vallée de la Pique. Revers de la médaille, sa progression est plus lente que prévue. A Cierp-Gaud, une fête se prépare pour le week-end. Il s'y restaure et se désaltère près des autos tamponneuses en prévision des difficultés restant à franchir d'ici Saint-Girons : à savoir le col des Ares, aimable faux plat sans aucun piège, celui de Buret, son frère jumeau, et enfin celui de Portet d'Aspet, sévère montée assez courte mais terrible épouvantail après deux cent kilomètres aussi mouvementés.

A Fronsac, il quitte la route de Saint-Gaudens encombrée des automobilistes venus prendre l'air des montagnes pour la journée et regagnant la plaine. Au coeur du Comminges, les deux premiers obstacles sont franchis sans encombre. Mais dans la descente du Buret, une scène va se dérouler à la rapidité de l'éclair. Entre d'une part un représentant de la race canine assis tranquillement sur l'herbe, de l'autre côté de la chaussée. Et d'autre part Pollux qui déboule du petit col à vitesse raisonnable, étant donnée la faible pente. Quand soudain, à l'arrivée de cette étrange monture, le chien décide sans aucune raison apparente de traverser la route. Notre homme se voit l'espace d'un instant s'écrasant sur le bitume et terminer ainsi lamentablement sa belle aventure. Au tout dernier moment, le nez du canidé flaire probablement le pneu avant en même temps que le danger et décide de stopper net sa course !...

Le coeur encore battant et le temps de reprendre ses esprits, il parvient au carrefour des routes menant d'un côté aux cols de Menté et d'Artigascou et de l'autre au Portet d'Aspet. Que de souvenirs dans ces vallées et ces cols ! Les plus récents datent de l'automne dernier : il avait avec Margote, et en compagnie de Godefroy, le maître des lieux et expert *ès-Pyrénées-à-vélo*, escaladé le col de Menté par un après-midi brumeux. Cette fois-ci, en cette soirée chaude et ensoleillée, il bifurque sur la gauche et aborde la pente sévère du Portet d'Aspet. La caméra le filme alors sans aucune pitié, comme celle de la télévision le fait pour certains professionnels surpris à la dérive dans une terrible montée. A force de zigzaguer, il parvient à monter la première partie sans trop souffrir. Mais un passage beaucoup plus pentu a raison de son obstination et le contraint à poser pied à terre quelques instants. Après avoir escaladé à l'arraché les deux interminables derniers kilomètres, un grand soulagement l'envahit lorsqu'il pose le vélo près de la pancarte du col. Sa montre marque 19 h 30. Quinze heures et demie se sont déjà écoulées depuis son départ d'Eaux-Bonnes et plus de cinq mille deux cent mètres ont été escaladés. « *Jamais je n'ai autant gravi en une seule journée, même dans les plus durs brevets montagnards auxquels j'ai participé !* » songe-t-il, non sans une certaine satisfaction.



Le col du Portet d'Aspet

Mais il se trouve encore à trente kilomètres de l'hôtel. S'il ne veut pas se coucher trop tard, il n'a aucune minute à perdre. La vallée de la Bouigane qui plonge dans le Couserans est parcourue à vitesse soutenue. A Audressein, il revoit l'hôtel où, avec Margote, ils avaient dormi en compagnie de Philippe Deveaux, alors rédacteur en chef de la revue fédérale, et de son épouse au cours d'autres vacances de la Toussaint. L'étape se termine à Saint-Girons quelques minutes seulement après 20 h 30. En tant que seul client de l'établissement, il est chouchouté et harcelé de questions par l'hôtelier cyclotouriste. « *C'est bien la première fois que je vois quelqu'un effectuer le Tour de France en parcourant trois cent kilomètres en moyenne chaque jour.* » lui dit-il abasourdi. Lorsqu'au cours de la conversation celui-ci apprend que Pollux s'occupe du guide cyclo de la FFCT, il lui parle de Pierre Roques et de Georges Mahé, venus loger ici lors de la Semaine fédérale de Mazères. La conversation se serait bien prolongée beaucoup plus tard dans la soirée. Mais à peine une journée est-elle achevée qu'il faut songer à la suivante. C'est que demain le spectacle continue...



« Trafic »

LE SYNOPSIS

Pollux achève la traversée des Pyrénées en escaladant le col de Puymorens au milieu d'une nuée d'automobilistes en partance pour Andorre et achève sa huitième journée tout près de la Grande Bleue.

LES DÉCORS

Un col dans le brouillard. La Cerdagne et le Roussillon.

LES ACCESSOIRES

Beaucoup de voitures.

LES ACTEURS

Philippe G. Un cycliste.

LE FILM

Huitième jour de route. Huitième lever bien avant les aurores. Mais ce matin la monotonie est rompue. L'hôtelier cyclotouriste a choyé Pollux en lui servant un vrai petit déjeuner, avec tartines beurrées, confiture et lait chaud dans une bouteille isotherme préparée la veille. « *Ça fait du bien de démarrer avec le ventre correctement rempli et bien chaud.* » Une courte scène le voit quitter Saint-Girons et s'enfoncer dans la nuit. La caméra a beau fouiller les gorges de Ribaouto, la nuit est bien trop noire car le ciel est recouvert d'une épaisse couche de brouillard. Malgré cela la température atteint déjà une hauteur non négligeable. A l'entrée de Massat, un boulanger pâtissier n'a pas encore allumé l'enseigne de son magasin mais a ouvert la porte pour qu'un peu d'air frais y pénètre. Le patron n'hésite pas à tamponner le carnet que Pollux lui présente et à lui vendre quelques succulentes pâtisseries encore toutes chaudes.

Les dix kilomètres d'ascension du col de Port sont sinueux, réguliers et sympathiques, bien que nappés de brouillard. Des hameaux se succèdent à intervalle régulier. Quelques hectomètres avant le sommet, le rideau se déchire. Les prairies et les forêts ont laissé une place ensoleillée aux landes de fougères. Pollux peut entrevoir trois camping-cars garés sur un petit terre-plein. « *Vivement les prochaines vacances en Italie avec Zébuline et Margote.* » Passé le col, véritable

barrière entre les Pyrénées "vertes", soumises à l'influence atlantique, et les Pyrénées "du soleil", il retrouve vite la douceur moite de la brume dans la longue descente sur la vallée de l'Ariège.

Nouveau flash-back lorsqu'il pénètre dans Tarascon-sur-Ariège, cette fois-ci sur ses vacances familiales de novembre dernier : brèves images de la grotte de Niaux, visitée une lampe baladeuse à la main, et du Port de Lers tout proche, terme d'une Randonnée Mer-Montagne achevée les roues et les pieds dans la neige. Retour au 17 juillet : le ciel est gris et notre homme s'aventure sur la nationale 20 qui draine déjà à huit heures du matin de nombreux touristes vers la principauté d'Andorre. A contrecœur, il se glisse dans le flot presque continu de cette circulation. Il faut préciser qu'il n'y a pas d'alternative raisonnable pour rejoindre la plaine de la Cerdagne sans être importuné.

Le soleil fait définitivement son apparition dans la traversée du village des Cabannes, à l'entrée de la haute vallée de l'Ariège, et il fait déjà bien chaud lorsque Pollux se restaure à Ax-les-Thermes. Dès le début de l'ascension du col de Puymorens, le trafic se fait beaucoup plus dense, à la limite de la saturation, peut-être pas celle de la nationale mais de celle de Pollux certainement. L'attente de la bifurcation qui lui fera quitter la route de l'Andorre ne cesse d'aller croissant.

A la sortie de Merens-les-Vals, un cycliste le rattrape. En un long travelling arrière, la caméra, placée devant eux, ne perd pas un mot de leur conversation.

« - Le Tour de France ? Bravo. Moi je suis de la région de Saint-Gaudens. Je vais essayer de rallier Ax-les-Thermes à Font-Romeu.

- Ça n'est déjà pas si mal. »

Quand, quelques hectomètres plus loin, le dit cycliste s'arrête à la hauteur d'une voiture... suiveuse ! Après avoir échangé quelques paroles avec sa femme, il rattrape notre héros.

« Bonne route et peut-être à une prochaine fois.

- Certainement pas aujourd'hui. Je suis bien persuadé que vous serez arrivé du côté de Font-Romeu avant moi. »

Sur ce, il le quitte peu avant l'Hospitalet et disparaît prestement. « *Bien sympathique quand même* » pense Pollux.

La caméra s'attarde quelques instants sur le trou béant du futur tunnel du Puymorens qui reliera l'Ariège à la Cerdagne. Les travaux vont bon train et l'ouverture est prévue pour l'an prochain. Puis elle nous offre un rapide aperçu du paysage âpre, dépouillé et même sévère de la vallée. Le moment est maintenant venu d'atteindre le carrefour tant espéré où se détache le route du Puymorens. Comme prévu, la majorité des touristes court retrouver la bousculade estivale de la



Il a beau connaître la Cerdagne presque par coeur — disons même par le coeur —, il ne peut s'empêcher d'être émerveillé par cette région, pour lui la plus belle de France.

principauté et Pollux la tranquillité, toute relative certes, jusqu'au col. Là-haut nous le retrouvons au milieu des ouvriers qui commencent à monter des barrières pour le passage du Tour de France professionnel après-demain. Une rapide séquence évoque une superbe journée automnale, au cours de laquelle il avait tiré Zébuline dans sa remorque depuis Bourg-Madame jusqu'ici, à 1920 mètres d'altitude, et où Margote avait érigé un bonhomme de neige pour la plus grande joie de sa fille.

Basculant du bassin de la Garonne dans celui de l'Ebre, nous contemplons de longs moments les cimes environnant le site ensoleillé de Porté-Puymorens. Puis un plan-séquence nous fait vivre la descente dans la vallée du Carol. Nous retrouvons Pollux à Enveigt, assis à l'ombre d'un grand arbre. Tout en faisant une pause ravitaillement, il admire cette riche plaine de la Cerdagne qui s'épanouit ici, à près de 1 300 mètres d'altitude. Il a beau la connaître presque par coeur — disons même par le coeur —, il ne peut s'empêcher d'être émerveillé par cette région, pour lui la plus belle de France. Après un gros plan sur le regard de Pollux, la caméra détaille les villages et les sommets qu'il observe. Ici la gare internationale de Latour-de-Carol, où se termine la ligne du "petit train jaune" qui monte de Perpignan, là la ville frontière de Bourg-Madame et son homologue espagnole, Puigcerda. Là-bas au fond, la vallée du Rio Segre et le village de Alp, où Zébuline avait si bien joué au toboggan l'automne dernier. Et tout en haut de la montagne, la route du col de Pradeilles (1 999 mètres, un véritable scandale pour un "Cent Cols" !) et les remonte-pente de la station de sports d'hiver de la Molina, au pied du Collado de Tosas. Il peut même distinguer les maisons de Caldegas, où ils avaient posé leur camping-car pour quelques jours à la même époque... Période bénie où la température est beaucoup plus agréable — du moins dans la journée — que dans nos contrées nordiques et où les couleurs or et argent des arbres et l'éclairage idéal du soleil fait chauffer le déclencheur de l'appareil photo.

Notre homme a maintenant repris la route et se dirige vers les plus hauts villages de Cerdagne. A Livia, le vent l'entraîne avec force dans cette curieuse enclave espagnole et l'atmosphère devient irrespirable. La ville est bondée de vélos tout terrain venus, d'après les affiches placardées sur les murs, disputer un championnat régional qui doit se dérouler demain dimanche. Il aperçoit maintenant la centrale solaire de Targassonne, plantée à flanc de montagne, la chapelle de Belloch, perchée sur son mamelon, le four d'Odeillo devant la station de Font-Romeu et, plus près de lui, Estavar, le Nice cerdan. Que de souvenirs naviguent sur l'océan de ses pensées !

A Saillagouse il ne peut s'empêcher de se désaltérer à une généreuse fontaine, avant d'attaquer la dernière difficulté de la journée, le col de la Perche, poussé par un généreux vent jusqu'à Mont-Louis. La séquence suivante se situe entièrement dans l'ancienne place forte créée par Vauban. Elle nous montre Pollux, assis sur les marches du bureau de poste, adressant au responsable du Tour de France l'une des six cartes postales de contrôle. Il en profite, à l'approche du point médian de son périple, pour adresser au président du GTR quelques nouvelles de sa progression.



Les remparts de Mont-Louis

Après avoir pris un cliché au bord des remparts, il quitte la Cerdagne et pique rapidement dans la vallée de la Têt en direction de Prades et de Perpignan. Connaissant bien la région, une chose l'inquiète dès le début de la descente : une brume maritime stagne au-dessus de la vallée dans les parages d'Olette, signe qu'il va devoir affronter un vent venu de la mer, en lieu et place d'une tramontane favorable jusqu'à la Méditerranée. C'est en effet ce qui ne tarde pas à se produire en arrivant à Villeneuve-de-Conflent, autre ville bastionnée par Vauban, encore et toujours lui. Un astucieux montage superpose à l'image des parkings comblés de la petite cité fortifiée, celle qu'il a connue en novembre et il se réjouit, une nouvelle fois, de pouvoir bénéficier de congés à cette époque...

A Prades, pour éviter la rocade, il s'engage dans la vieille ville et se retrouve à tourner et retourner dans un dédale de rues piétonnes et des sens interdits, gaspillant ainsi de longues minutes. « *Tout cela pour se retrouver sur la rocade !...* » En

aval, le ciel s'est légèrement couvert. L'atmosphère n'en est que plus agréable, la progression aussi. A Millas, il fête un événement : le franchissement de la ligne imaginaire des deux mille deux cent cinquante kilomètres, milieu de son périple. « *Récapitulons : nous sommes le samedi 17 juillet ; il est 17 h 20. Je suis parti le samedi 10 et je viens de dépasser les Pyrénées. Donc, si tout se déroule comme pour la première partie, je devrais terminer le dimanche 25 juillet, soit le seizième jour de mon périple. Mais le contrat n'est pas encore dans la poche et l'ours pas encore tué.* » Pour le moment il doit se préoccuper de son logement pour ce soir car la Méditerranée est proche et les hôtels risquent d'être plus remplis qu'ils ne l'ont été jusqu'à présent.

Après une agréable piste cyclable pour rejoindre Pézilla-la-Rivière, nous le voyons pointer dans une petite ruelle ombragée de Rivesaltes, ville natale du maréchal Joffre, et réserver sans problème une chambre pour la nuit. Il se retrouve au milieu d'une circulation dense sur la nationale 9. Mais comment l'éviter dans cette région où seules l'autoroute, la nationale et la voie de chemin de fer ont droit de cité. Par bonheur le trafic se calme à l'approche du soir. Et c'est vers 20 h 20, son heure habituelle d'arrêt, qu'il débarque à l'hôtel Le Méjean de Sigean. La huitième et caniculaire étape est terminée.



« Duel au soleil »

LE SYNOPSIS

Après avoir échappé de peu à la rencontre avec le Tour de France professionnel, Pollux s'use le postérieur dans les traversées de la Camargue et de l'arrière-pays méditerranéen sous une chaleur étouffante.

LES DÉCORS

Du brouillard. Une route aux bas-côtés grouillant de spectateurs. Des étangs au bord de la mer. Un paysage camarguais monotone. Une fontaine rafraîchissante. Un village perché.

LES ACTEURS

Philippe G.

LE FILM

Le village de Sigean est encore endormi lorsque Pollux remonte en selle pour une étape qui doit le conduire du département de l'Aude à celui du Var. Une seule chose le préoccupe : il a, avant de prendre le départ, repéré qu'il lui fallait traverser Sète avant 9 h 30 — dix heures au plus tard — s'il ne voulait pas être dévié par le Tour de France professionnel. Il doit donc effectuer les quatre-vingt dix kilomètres qui l'en séparent en moins de cinq heures, arrêt petit déjeuner compris. C'est pourquoi nous allons le voir surveiller particulièrement sa montre ce matin.

Afin d'éviter la grande route, il avait prévu de couper depuis Narbonne par Fleury et Vendres pour récupérer la côte méditerranéenne peu avant Vias. Mais étant donnée l'heure matinale, il change de cap et file droit vers Béziers. Privilège incontestable du lève tôt dominical. Car cette route sera sans nul doute surpeuplée dans quelques heures mais, en ce dimanche matin, seule une poignée de véhicules y circulent. Coursan traversé, un épais brouillard s'installe par plaques. Plaques de plus en plus resserrées à mesure qu'il approche de la mer. Il procède à un substantiel ravitaillement dans une boulangerie de Agde et dédaigne le grand lait chaud que pourrait lui procurer le bistro d'en face qui pourtant lui tend les bras. Tous comptes faits, il préfère assurer sa moyenne pour ne

Les spectateurs venus des plages toutes proches et qui le voient passer s'étonnent qu'un cycliste roule en sens inverse de ceux qu'ils attendent.

pas avoir à subir une déviation qui pourrait lui coûter cher en temps perdu.

Sur la longue plage de Sète, le brouillard est en train de jouer à tout le monde un bien vilain tour. A Pollux d'abord, qui ne peut qu'imaginer la vue s'étendant d'ordinaire largement au-delà du mont Saint-Clair qui domine Sète. Aux quelques véhicules ensuite qui se sont déjà installés pour voir passer le Tour, et qui ne verront pas grand chose du spectacle qu'ils guettent. Et enfin à la caméra qui a beau fouiller le paysage. Elle ne peut qu'apercevoir les vagues de la Méditerranée lécher la plage de sable fin. De la cité chère à Paul Valéry et à Georges Brassens, Pollux ne verra rien si ce n'est le port et la station-service où il se hâte de pointer. A la sortie de la ville, la route de Frontignan est déjà coupée. A Vic-la-Gardiole, les spectateurs se font de plus en plus nombreux et les gendarmes s'apprêtent à barrer la route. Quelques voitures le doublent encore avant la route de Mireval mais au-delà il se retrouve seul au milieu de la chaussée.

Entre-temps la brume a commencé à se dissiper et laisse présager une nouvelle journée particulièrement chaude. La séquence qui suit montre que l'allure de Pollux s'est accélérée. Il s'attend en effet à tout moment à voir la main de l'un des gendarmes postés aux carrefours pointer dans sa direction. Les spectateurs venus des plages toutes proches et qui le voient passer s'étonnent qu'un cycliste roule en sens inverse de ceux qu'ils attendent. A la sortie de Villeneuve-lès-Maguelonne il ne lui reste plus que trois kilomètres avant de quitter la route du Tour.

« Pauvres spectateurs qui ne connaissez du sport que ce que veut bien vous présenter la télévision, miroir déformé par la publicité. Vous ne voyez donc pas que le vrai maillot jaune, celui qui remporte toutes les victoires s'appelle l'argent ! Vous vous prétendez sportif parce qu'il y a bien longtemps, du temps de votre belle jeunesse, vous avez tâté du vélo. Mais maintenant, l'âge et le ventre aidant, ... Je vous préviens : le spectacle est particulièrement indigeste. Après une heure d'attente — et parfois plus — et deux heures de caravane publicitaire, vous n'aurez droit qu'à deux minutes de coureurs ! Il est vrai que vous aurez pu acheter pour dix francs les deux derniers numéros de Sport Cyclisme Magazine, avec en prime le T-shirt et la casquette. Je vous plains ! Et merci quand même pour les quelques kilomètres sans voiture ! » Sur ces réflexions hautement philosophiques, le rond-point tant attendu arrive. Il bifurque vers Palavas-les-Flots en poussant un ouf de soulagement. Il était vraiment temps d'atteindre ce carrefour car l'événement était imminent. Il profite de quelques instants supplémentaires de tranquillité sur cette route libre de toute circulation mais retrouve trop rapidement les embouteillages en bordure des étangs de Pérols et de Mauguio.

« Il faut vraiment aimer les HLM pour vivre toute l'année dans les cités-dortoirs de la banlieue parisienne et venir passer ses vacances dans les mêmes constructions à la Grande-Motte ! », pense-t-il, songeur. Pour éviter de les apercevoir, il prend la route intérieure et gagne rapidement, dans un mélancolique paysage de marais, d'étangs et de salines, la curieuse ville d'Aigues-Mortes. Celle-ci dresse depuis des siècles la silhouette des longues courtines et des grosses tours de son enceinte. Encore et toujours des souvenirs de vacances, cette fois-ci printanières. Un astucieux et saisissant montage superpose les images de parking désert d'alors à cette foule compacte d'aujourd'hui qui se presse à l'intérieur des remparts de la ville. Pollux réussit néanmoins à se faufiler dans la ruelle principale et prend le temps de se restaurer copieusement en prévision des



Les remparts d'Aigues-Mortes

longues lignes droites interminables qu'il va devoir affronter pour traverser la Camargue dans le sens de la largeur.

D'ici Arles, quarante-cinq kilomètres l'attendent. Quarante-cinq kilomètres où il va devoir affronter principalement les douleurs à la selle et la somnolence que ne manquera pas d'attiser la chaleur de midi. « *Dans ces conditions, si j'arrive à m'occuper l'esprit à autre chose qu'au paysage ou à la route, j'ai des chances de voir passer le temps beaucoup plus vite.* » Méthode qu'il réussit à adopter pour parvenir, sans trop de dégâts, à franchir le Grand Rhône à Arles. Il est pratiquement quatorze heures. La ville est assoupie. Et la traversée particulièrement aisée. Peu d'Arlésiens, et encore moins bien entendu d'Arlésiennes, osent affronter la chaleur de la rue.

A Fontvieille, cité d'Alphonse Daudet et d'Yvan Audouard, seuls les restaurants et les cafés témoignent d'une certaine forme de vie. Pour Pollux pas question de lézarder à l'ombre des platanes. Il doit trouver un moyen de remplir la case prévue à cet effet sur son carnet de route. Un magasin d'alimentation est ouvert malgré l'apathie générale. Une aubaine. Seulement l'employée n'a pas de tampon. Aussitôt après s'être restauré et désaltéré, il avise une station-service, toujours bien utile dans ces cas-là. Le patron a bien de la chance : son comptoir est climatisé. Pollux y serait bien resté encore quelques instants mais le devoir l'appelle ! La route est maintenant chauffée à blanc. Le summum de son duel avec le soleil se situe au-delà de Mouriers. Il parvient véritablement "en chair et en eau" à Eyguières et ne peut résister à l'attrait d'une fontaine bien fraîche : la tête, les bras, la casquette, tout y passe. Quel bonheur de repartir humide par ce temps caniculaire. Mais il sait que cela est bien éphémère.

Dans la vallée de la Durance un bon vent le pousse durant quelques kilomètres. Une fois n'est pas coutume ! A la Roque-d'Anthéron la fête bat son plein, un orchestre de rock prodiguant sa musique sur la place publique. Au Puy-Sainte-Réparate, il engloutit quelques pâtisseries et tente en vain de réserver une chambre pour la nuit : la cabine ne fonctionne pas. Elle a probablement dû surchauffer, elle aussi. C'est à Peyrolles-en-Provence qu'il réussit à appeler l'Hôtel de l'Esplanade à Rians, inscrit dans le guide cyclo FFCT.

L'établissement, perché dans ce village du Var, est superbement situé, comme son nom l'indique. Pollux y bénéficie d'un accueil sympathique et, depuis la salle de restaurant, d'un splendide coucher de soleil. Ce qui concourt à rendre l'étape bien agréable. Avant de regagner ses appartements, il passe un coup de fil à la messagerie qui lui délivre quelques nouvelles de sa petite famille et une autre bien triste, révélée par un plan de coupe présentant la une d'un quotidien régional : Léo Ferré est mort le 14 juillet.



« Aguirre, la colère de Dieu »

LE SYNOPSIS

Pollux passe du soleil resplendissant du Var aux orages des Alpes-Maritimes pour terminer son étape au pied du col de la Bonette.

LES DÉCORS

Un camp militaire. Une route en corniche dans l'arrière-pays niçois. Les gorges du Loup. La vallée de la Tinée.

LES ACTEURS

Philippe G. Les clients d'un bistro varois. Un couple de cyclo-campeurs. Un marchand de vélomoteurs. Une hôtelière antipathique. Une épicière.

LE FILM

La première scène du film se déroule à la lueur des réverbères, comme chaque jour. Pollux est sorti de l'hôtel par une porte dérobée et, muni d'une clé que lui a laissée le patron, ouvre une sorte de cellier creusé à même la roche. Il récupère sa précieuse monture, la selle et repart, comme Lucky Luke, pour de nouvelles aventures, "cavalier solitaire, loin de chez lui". Première constatation : dès le départ il a les fesses en compote, comme on dit familièrement. La Camargue, tout comme les Landes, a beau ne présenter aucune difficulté, elle a laissé des traces sur son organisme.

Il tente de se faufiler par le centre du village de Rians. Mais il se perd dans un dédale de ruelles sombres et choisit par prudence de repasser devant l'hôtel pour reprendre la route par laquelle il est arrivé hier soir. Un tour pour rien.

Ce matin l'aube se lève aux abords de Varages. Et c'est à Salernes qu'il prend un petit déjeuner conséquent dans un café. Il n'est que 6 h 45 mais les conversations vont bon train : qui sur le dernier fait divers du quartier, qui sur les résultats de l'étape de la veille du Tour de France ou sur les chances d'Untel dans l'étape du jour.

A Flayosc il bifurque par une toute petite route à peine indiquée à la fois sur la carte et sur le terrain, menant à un col qui ne porte pas de nom et se retrouve dans les gorges de Châteaudouble à l'assaut du camp de Canjuers. Dans la traversée de ce désert hanté par les militaires, il s'étonne d'apercevoir des coquelicots sur le bord de la route. « *Comment cette fleur qui symbolise si bien la vie peut-elle pousser sur le terrain de la mort ?* », songe l'antimilitariste pur et dur qui sommeille en permanence en lui.

Alors que le soleil darde déjà de ses rayons, il double un couple de cyclo-campeurs partis de la région parisienne et en route pour le village de Thorenc à une quarantaine de kilomètres de là. A Comps-sur-Artuby nous le voyons pointer dans une épicerie : au menu, roulé à la confiture, yaourt à boire et quelques pêches. Il fait sagement le plein d'eau et continue son ascension vers le col de Clavel, qui débouche sur la route Napoléon au lieu-dit le Logis-du-Pin. La route vers Gréolières lui est bien connue, long faux plat montant rendu aujourd'hui agréable par un bon vent favorable.

« *Comment le coquelicot qui symbolise si bien la vie peut-elle pousser sur le terrain de la mort ?* », songe l'antimilitariste pur et dur qui sommeille en permanence en lui.



Le village de Gréolières

La descente sur Gréolières est toujours aussi spectaculaire. En corniche sinieuse, la route traverse sous de courts tunnels de puissants éperons rocheux aux formes et dimensions fantastiques et surplombe le Loup de plus de quatre cents mètres. Pollux s'arrête quelques instants au-dessus du village pour prendre une photo. Mais le ciel, jusqu'ici parfaitement bleu, se couvre au cours de la plongée dans les gorges du Loup. A tel point que quelques gouttes commencent à tomber avant Tourrette-sur-Loup. Il a alors la curieuse sensation que le ciel va se déchaîner d'un instant à l'autre. Les images tournées à cette occasion sur la route de Vence entretiennent parfaitement le suspense. Va-t-il avoir le temps de gagner la petite ville où il doit pointer et poster une nouvelle carte ?

Lorsque il pénètre dans la ville, entourée d'oliviers, d'orangers et de citronniers, l'orage éclate. Pourtant il n'est que quatorze heures. Cela promet un après-midi mouvementé. Son pneu avant donnant lui aussi quelques signes de faiblesse — décidément il est tombé sur une bien mauvaise paire —, il se met en quête d'un vélociste. Par un heureux hasard, il découvre rapidement un marchand de vélomoteurs qui peut le dépanner. Il l'autorise à changer son pneu à l'abri dans son magasin et lui offre même de quoi se savonner les mains une fois la besogne accomplie. A la vue de son carnet de route, il le questionne sur son périple et lui souhaite un bon voyage.

Nous sommes au pays des roses, des oeillets, des violettes et des mimosas. Mais Pollux ne se préoccupe que de la pluie qui noie tout le paysage. Finalement il plonge dans la vallée du Var où il retrouve une chaussée à peu près sèche. Cette vallée, il la connaît bien. Mais depuis l'année dernière la route est beaucoup plus tranquille pour ceux qui se dirigent vers la vallée de la Tinée car la bifurcation ne s'opère plus au pont de la Mescla mais bien avant, depuis le creusement d'un tunnel destiné à ceux qui se dirigent vers Puget-Théniers et Digne.

La colère de Dieu gronde de nouveau à Pont-de-Cians. Il accélère le train mais sans réel espoir d'échapper à un nouveau déluge... qui le rattrape au hameau de Bancairon et lui accorde juste le temps d'entrer dans une cabine téléphonique. Une pluie drue s'abat aussitôt sur toute la vallée. Que faire dans une cabine téléphonique lorsqu'il pleut au dehors ? Téléphoner bien entendu. Il profite donc de cette incarcération forcée pour appeler l'hôtel situé à Bousiéyas, dans l'ascension du col de la Bonette. Mais la patronne lui répond qu'elle n'a pas de chambre pour une personne seule (!). Il est donc contraint de se rabattre sur Saint-Etienne-de-Tinée. Après un appel infructueux, il réserve à l'Hôtel La Pinatelle où le patron lui assure qu'il n'aura aucun problème ni pour son départ matinal ni pour sa monture. Comme dans les Pyrénées, à Eaux-Bonnes au pied de l'Aubisque, il va donc butter contre le premier col du massif alpin. Ce qui le contraint une nouvelle fois à parcourir demain une grande étape particulièrement dénivelée.

A la faveur d'une accalmie, il reprend la route l'esprit serein mais une nouvelle averse l'oblige à un court arrêt sous un Atribus. Un coup d'oeil au ciel bien dégagé en amont et, optimiste, il enfourche de nouveau sa machine. Effectivement, peu avant Saint-Sauveur-sur-Tinée la chaussée n'a reçu aucune goutte, ce que lui confirme l'épicière : il n'a plu ici que quelques instants. Il se ravitaille pour l'immédiat et pour le petit déjeuner du lendemain et poursuit son périple vers Isola. Nouvelles images d'archives montrant Pollux, Zébuline et Margote l'an passé en septembre : ils avaient dormi dans leur camping-car sur la petite place au bord du torrent et étaient montés jusqu'à Saint-Etienne-de-Tinée avec la remorque pour une sortie de journée. A Isola, il se souvient s'être arrêté dans le grand parc pour que Zébuline puisse jouer aux nombreux jeux qui y sont installés : balançoires, toboggans, etc.

Il avait découvert à cette occasion la longue côte qui trône désormais juste à l'entrée de Saint-Etienne-de-Tinée, la route de la vallée ayant été coupée définitivement suite à un gigantesque éboulement. C'est donc sans surprise qu'il franchit cette difficulté supplémentaire pour arriver à l'hôtel vers 19 h 50. Le patron le reçoit fort courtoisement et lui propose même, sans qu'il lui demande, de lui préparer une bouteille isotherme et des tartines pour son lever le lendemain matin. Le temps de prendre sa douche et il se retrouve au restaurant devant une tarte au fromage, une blanquette de veau et un bavarois aux framboises.

Un nouveau déluge le rattrape et lui accorde juste le temps d'entrer dans une cabine téléphonique. Une pluie drue s'abat aussitôt sur toute la vallée. Que faire dans une cabine téléphonique lorsqu'il pleut au dehors ? Téléphoner bien entendu.



« Les trois mousquetaires »

LE SYNOPSIS

Pollux se paie la plus terrible étape de son Tour de France et exécute la passe de quatre : Bonette à sept heures, Vars à dix heures, Izoard à quatorze heures et Galibier à dix-neuf heures.

LES DÉCORS

Les plus beaux paysages alpins : la cime de la Bonette, le col de Vars, la casse Déserte, le Galibier.

LES ACTEURS

Philippe G. Un cyclotouriste nordiste. Un photographe.

LE FILM

Afin de contrebalancer son arrivée la veille avant 20 heures, Pollux décide de partir plus tôt ce matin. C'est ainsi qu'à 3 h 50 la caméra le cueille alors qu'il descend la longue avenue de Saint-Etienne-de-Tinée et escalade les prémices du col de la Bonette. La nuit est d'encre dans cette profonde vallée de la Tinée. Et le torrent tout proche gronde, rugit et rend l'atmosphère on ne peut plus angoissante. Notre homme ne fait que deviner les montagnes qui l'entourent et ne manquerait pas, s'il était un randonneur débutant dans les routes de nuit, d'y ressentir une certaine angoisse.

Quelques kilomètres après la bifurcation de Saint-Dalmas-le-Selvage, les réverbères du hameau du Pra lui annoncent le début des hostilités sérieuses. Il ne fait qu'entrevoir les géants, tous à plus de 2 500 mètres d'altitude, qui, de leur poste d'observation, doivent discerner le minuscule faisceau de sa torche. Il s'arrête quelques instants à Bousiéyas, le temps de grignoter quelques raisins secs, et constate que l'hôtel qu'il a appelé hier est loin d'être complet : seules deux voitures y sont garées. Tout simplement la patronne a probablement voulu remplir son établissement avec des couples avant d'accepter des personnes seules. Tant pis pour elle. Grand bien lui fasse de procéder ainsi en ces temps de crise dans l'hôtellerie.

Le jour commence à poindre dès la sortie du hameau. Les images proposées ne sont pas sans rappeler celles du cirque du Litor, dans les Pyrénées. Même calme, même beauté, même musique somptueuse, à la hauteur du décor. Les mélèzes ont cédé la place aux alpages. Les montagnes apparaissent maintenant dans toute leur splendeur. Les lacets s'enchaînent les uns aux autres jusqu'aux ruines des cabanes militaires du camp des Fourches. Au milieu du silence de l'aube, les marmottes font entendre leur cri perçant. Un marcheur, sac au dos, débouche d'un petit chemin et surprend Pollux qui se croyait la seule fourmi à des lieues à la ronde. Depuis le départ il a l'impression que les orages de la veille ont rafraîchi l'atmosphère. Il en a la certitude maintenant qu'il a pris une altitude suffisante pour subir les effets du vent du nord qui s'est levé au cours de la nuit. A mesure qu'il s'approche du sommet, il est même considérablement gêné dans sa progression et se voit contraint, par la température plus que fraîche qui en découle, de se vêtir d'un coupe-vent. De surcroît ce vent apporte un épais brouillard venu du vallon des Sagnes. Le spectacle lui est de toute beauté. Mais quel froid !

La caméra, perchée sur la cime même de la Bonette, détaille tout ce qui se trouve à ses pieds : derrière elle, le col de la Moutière ; devant, le chemin caillouteux du col de Restefond ; celui goudronné du col de la Bonette ; la piste montant du vallon de Bayasse. Et plus loin, les cimes enneigées du massif des Écrins. Elle scrute l'arrivée de Pollux. Pour l'instant celui-ci s'évertue à percer la brume qui débouche par le col des Granges Communes. Au col, situé dans un site âpre et

Au milieu du silence de l'aube, les marmottes font entendre leur cri perçant. Un marcheur, sac au dos, débouche d'un petit chemin et surprend Pollux qui se croyait la seule fourmi à des lieues à la ronde.



Le col et la cime de la Bonette



désolé, il n'est pas encore sept heures du matin. Il n'a croisé que deux voitures depuis le départ. Il se met à l'abri d'une petite butte, prend une photo souvenir et enfille ses deux coupe-vent et leur capuche. Par contre, n'ayant pas emporté de gants, il va souffrir des extrémités des mains, du moins dans la première partie de la descente. Ce n'est que redescendu aux alentours de 1 800 mètres d'altitude qu'il va peu à peu se réchauffer. Quelle différence avec la canicule des Pyrénées !

A Jausiers il est encore contracté par le froid et préfère reprendre une tranquille pédalée dans la vallée de l'Ubaye, vers le col de Vars, plutôt que de pénétrer dans le village à la recherche d'une boulangerie. Sur la route de la Condamine-Châtelard, le soleil aidant, il sort timidement de sa coquille et doit attendre un copieux petit déjeuner pris dans un bistro pour sortir de sa léthargie. Et c'est tout à fait ragaillardi qu'il s'apprête à affronter le deuxième col de la journée, celui de Vars.

Cet autre géant des Alpes, il le connaît également. Il commence à sérieusement grimper à partir de Saint-Paul, se calme mystérieusement durant un petit kilomètre avant Melezen et repart de plus belle jusqu'à l'assaut final. Pollux l'aborde donc le plus calmement du monde, contrairement au cyclotouriste de Roubaix qui le double à grande vitesse. Impressionnant ! Il ne le retrouve qu'au sommet où il lui confiera, en apprenant qu'il est originaire de Rouen, sa participation quinze jours plus tard à la Semaine fédérale.

Quelques autres cyclistes le doublent peu avant le sommet qu'il atteint sans encombre vers dix heures. Après avoir reçu le coup de tampon indispensable dans le magasin de souvenirs, il plonge dans la descente, non sans un arrêt photographique de quelques instants, destiné à mettre dans sa petite boîte noire le refuge Napoléon devant son petit lac et à remplir ses bidons. La descente est extrêmement rapide, excepté les traversées en légère montée de Sainte-Marie-de-Vars et de Saint-Marcellin, malgré le vent frais qui remonte de la vallée.

Après un ravitaillement en bananes à Guillestre — le régime continue ! —, il s'engage dans la vallée du Guil et la combe du Queyras, pour quinze kilomètres en faux plat montant, accompagné d'un fort vent de dos. Il interrompt son ascension pour avaler un sérieux casse-croûte à Arvieux : un



Saint-Paul-sur-Ubaye



Le col de Vars



La Casse Déserte

roulé à la confiture et une grosse boîte de fruits aux sirop. Ce qui devrait lui permettre de grimper le col d'Izoard dans des conditions optimales. Et il les requiert ces conditions, le bougre. Au-dessus de Brunissard, aucun des cyclistes qui le doublent n'a l'air à l'aise. Ni lui, bien entendu : dix heures se sont écoulées depuis qu'il a quitté l'hôtel et c'est le troisième col de la journée qu'il escalade.

La route traverse en corniche le site étrange de la Casse Déserte. La caméra suit l'oeil de Pollux et détaille les roches déchiquetées, les pentes ravinées, les éboulis. Au moment où il passe devant les stèles rappelant les exploits de Fausto Coppi et de Louison Bobet sur ces pentes, un photographe de Guillestre est là qui prend des clichés de tous les cyclistes qui grimpent, espérant ainsi "faire son beurre" pour la journée. Notre homme saisit au vol le ticket qu'il lui tend en se disant que peut-être cela pourrait servir pour illustrer son compte-rendu, puisqu'il ne figure, et pour cause, sur aucun des clichés qu'il prend avec son jetable... Au sommet du col une foule de cyclistes se photographient, visitent la maison de l'Izoard, devisent de choses et d'autres. Le temps de faire pointer son carnet de route et il entreprend la plongée vertigineuse vers Cervières.

Après quelques vues magnifiques sur la Barre des Écrins, nous pénétrons dans Briançon, plus haute ville d'Europe, comme l'aime à le rappeler le panneau. Malgré le vent du nord, le ciel est toujours dégagé, du moins en dehors des cimes les plus élevées. Et une fois de plus, notre homme va devoir escalader le col du Lautaret, cette large route interminable, à la lutte contre un fort vent de face. Quelle corvée ! Il fait une pause de quelques instants au Monétier-les-Bains, dernier village avant le col. Un gâteau de riz et un roulé à la confiture font l'affaire pour la suite des événements. Pour s'occuper l'esprit et l'aider à lutter contre le vent, il se prend à compter les hectomètres qui le séparent du Lautaret. Au Pont-de-l'Alpe il lui reste 6 900 mètres. Au tunnel des Valois, 3 400 mètres. Sous les paravalanches, 1 400 mètres. Enfin il atteint le col. Le Galibier quant à lui, quatrième des trois mousquetaires de la journée, est encore à sept kilomètres et demi et six cent mètres plus haut mais Pollux sait que le vent va y être beaucoup plus favorable.

Il fait tamponner son carnet de route dans un magasin de souvenirs et repart aussitôt car il est déjà 17 h 45. Au fur et à mesure de son ascension, il sent que la température perd de précieux degrés. Au point qu'à l'approche du sommet, enveloppé de nuages et battu par un vent glacial, il est, comme le matin même, contraint de passer le coupe-vent. L'objectif, planté sur la plate-forme sommitale, le voit terminer à l'arraché le dernier géant de la journée et se glisser à l'abri d'un car de touristes pour lui permettre de se vêtir convenablement pour la descente.

De même que dans le col de la Bonette, ses mains sont les plus exposées au froid dans la descente vers la vallée de la Maurienne. Descente ultra rapide, les voitures y étant absentes et le revêtement d'excellente qualité. A Valloire, remontée vers le Télégraphe oblige, il retire ses deux coupe-vent. La seconde partie de la descente est également très rapide et il atteint Saint-Michel-de-Maurienne vers 20 h 10. L'Hôtel du Galibier, qui figure dans le guide cyclo, est situé tout à fait à la

Pour s'occuper l'esprit et l'aider à lutter contre le vent, il se prend à compter les hectomètres qui le séparent du Lautaret. Au Pont-de-l'Alpe il lui reste 6 900 mètres. Au tunnel des Valois, 3 400 mètres. Sous les paravalanches, 1 400 mètres.

sortie de la ville vers Saint-Jean-de-Maurienne. Il est, comme la plupart des établissements qu'il a fréquentés depuis le départ, pratiquement vide de clients. Par contre, pour la première fois depuis Saint-Valéry-en-Caux il doit dîner avant de passer sous la douche. Pourtant on ne peut pas dire qu'il s'est arrêté tard...

Saint-Michel-de-Maurienne étant situé plus près du niveau de la mer que Saint-Etienne-de-Tinée, Pollux a plus descendu que monté au cours de cette journée. Mais après calcul, il s'avère que cette terrible étape est dotée de plus de cinq mille quatre cent mètres de dénivellation... Par conséquent, son record des Pyrénées est ici battu !



« Charlie et ses deux nénettes »

LE SYNOPSIS

Sous un ciel tellement triste qu'il éclate de temps en temps en sanglots, Pollux retrouve sa petite famille l'espace d'un repas pantagruélique et attaque le Jura en fin de journée.

LES DÉCORS

Un col arrosé par une pluie matinale. Une large vallée traversée par une autoroute. Une ville encore groggy par son organisation des Jeux Olympiques. Un chalet savoyard. Le Rhône. Les premières pentes du Jura.

LES ACTEURS

Philippe G. Un cycliste à VTT. Amélie et Anne Garcia, et sa tante Thérèse.

LE FILM

Pollux est attablé dans sa chambre d'hôtel, en train d'ingurgiter la nourriture qu'il a achetée hier au soir. Quelques flashes rapides apparaissent à l'écran : des images de Zébuline et de sa maman, tels qu'il les a vues la dernière fois, à Rouen au moment de son départ. Il est vrai qu'aujourd'hui n'est pas un jour comme les autres car il va déjeuner avec elles à la Giétaz, dans la montée du col des Aravis. Mais il n'en est pas encore là. La caméra, postée à l'entrée de Saint-Jean-de-Maurienne, dévoile des pancartes indiquant d'un côté "Italie par Tunnel du Fréjus", de l'autre "Chambéry" et "Grenoble". Au milieu des phares des poids lourds striant les images à intervalles rapprochés, la faible lumière de celui de Pollux fait pâle figure.

Vingt kilomètres plus loin, le calme est revenu : il a bifurqué à droite et s'engage maintenant dans la montée du col de la Madeleine. Bientôt le jour commence à se lever sous un ciel très sombre, menaçant même. La pente se fait plus rude et quelques gouttes ne tardent pas à tomber. Enfermé dans son coupe-vent, il arpente sous l'averse le village de Saint-François-Longchamp, dont il a quelques difficultés à trouver le centre. Tout cela pour y poster une carte postale de contrôle en remplacement d'un tampon qu'il aurait du mal à trouver à cette heure matinale. La pluie a fait chuter la température et il craint la descente qui risque d'être glaciale et sans doute glissante. Quelques hectomètres plus loin, il découvre le vrai centre ville. Aucun regret : tous les commerçants ont encore porte close. La pluie a cessé et il vogue désormais juste au-dessous du brouillard dans lequel sont plongées toutes les montagnes environnantes. Dans le silence profond d'une triste matinée humide, il termine l'ascension du col de la Madeleine.

Après une descente assez acrobatique par une petite route très étroite et mouillée par endroits, il récupère la vallée longée par la grande route des sports d'hiver qui conduit d'Albertville aux stations de Méribel, Courchevel, Tignes et Val d'Isère. Elle est depuis peu transformée ici en autoroute, là en voie rapide. Aussi il emprunte par endroits l'ancien tracé de la nationale, à d'autres endroits une petite route tracée pour les véhicules lents et accessoirement les vélos. Pour finalement se retrouver sur la route de la Bathie. Un copieux petit déjeuner lui paraît bien mérité pour quelqu'un qui vient de rouler pendant plus de cinq heures depuis le départ de l'hôtel.

A Albertville le ciel commence à s'éclaircir en aval dans la vallée de l'Isère, ce qui peut laisser présager une amélioration dans les cols. La caméra le voit alors remonter lentement les gorges de l'Arly sous un ciel encore bien couvert. Et c'est sur une route complètement détrempée qu'il arrive à Flumet.

La séquence suivante se déroule sous un ciel de plus en plus menaçant. Notre héros aborde la montée du col des Aravis. Un cycliste en vélo tout terrain lui lance en descendant : « *Chacun son tour !* », trahissant par là même sa probable difficulté à franchir le col... Puis la caméra, partie des hauteurs de Notre-Dame-de-Bellecombe, non loin du col des Saisies, vient le cueillir, dans l'enfilade des gorges de l'Arrodine, au bout d'un long zoom arrière et le suit durant toute la traversée du village de la Giettaz.

Les scènes qui vont suivre ont pour cadre un grand chalet typiquement savoyard. Pollux monte quatre à quatre les escaliers et sonne à la porte. Il est accueilli royalement par ses deux *nénettes*. Sa fille saute de joie à sa vue sans discontinuer et trotte de long en large dans l'appartement. Après douze jours d'absence, elle est très heureuse de revoir son papa. Margote également doit sauter de joie, mais dans sa tête... Après la visite en règle des lieux, commentée comme il se doit dans tous ses détails par Zébuline, la caméra s'attarde sur les oreilles et le nez pelés de notre héros, résultat de six jours de temps parfaitement ensoleillé. Mais ce qui étonne le plus Margote et sa tante c'est le repas pantagruélique qu'il ingurgite : tomates et oeufs durs vinaigrette pour trois personnes minimum, un demi melon, une bonne assiettée de pâtes au gratin — peut-être en reprend-il une fois, d'ailleurs —, un bifteck, un yaourt, une crème aux oeufs, une part de tarte flamande et une pêche. En fait il dévore, en ogre boulimique qu'il est devenu, tout ce qu'elles lui présentent.

Après deux bonnes heures passées à table, il pose devant le chalet pour la postérité et reprend calmement la route malgré les nuages qui remontent la vallée et qui commencent à déverser leur manne. Mais qui peut présager de l'état du ciel derrière une chaîne de montagne ? Pluie et brouillard sur un versant, soleil et chaleur sur le versant opposé ne constituent pas un phénomène exceptionnel. C'est là l'un des miracles du cyclotourisme montagnard que d'offrir des contrastes aussi marqués. Comme en témoignent les images qui suivent, tournées au col même. La pluie de la vallée de Flumet, stoppée net par l'écran de la chaîne des Aravis, a laissé place nette à quelques rayons de soleil. Pollux rejoint ses "femmes" venues en voiture l'encourager et lui souhaiter une bonne route. Dans l'euphorie des adieux, elles en oublient de lui donner le restant de la tarte flamande qu'elles avaient amoureusement préparé à son intention.

Après une rapide descente jusqu'à Saint-Jean-de-Sixt, il s'empresse de plonger dans la vallée de la Borne pour échapper à une averse montant de Thônes. Finalement nous le retrouvons à l'entrée de Bonneville, alors que pour la première fois depuis Briançon il s'est débarrassé de son tricot à manches longues. Venant de sortir de table, il n'a aucunement l'intention d'acheter des pâtisseries. Aussi il contrôle rapidement dans une station-service et retrouve, sur la route de Saint-Julien-en-Genevois, celui qui ne peut se passer de lui depuis le départ : le vent de face. En un large panoramique, la caméra balaie l'horizon du côté de la Suisse et de l'agglomération genevoise, poursuit sur la chaîne du Jura au-dessus du col de la Faucille puis termine sa course le long du téléphérique qui permet de grimper en quelques minutes au Salève.

A Valleiry, il réserve une chambre pour la nuit et effectue ses emplettes en prévision du petit déjeuner. Puis nous le suivons se faufiler dans le verrou de l'Écluse, où le Rhône sépare les premières pentes du Jura des contreforts des Alpes. Et plonger sur Bellegarde-sur-Valserine pour un contrôle qu'il rend une fois encore le plus rapide possible car il est 19 h 30 et il a encore quelque dix-sept kilomètres à parcourir pour monter à Chézery-Forens, dans la vallée de la Valserine.

Il ingurgite un repas pantagruélique : tomates et oeufs durs vinaigrette pour trois personnes minimum, un demi melon, une bonne assiettée de pâtes au gratin — peut-être en reprend-il une fois, d'ailleurs —, un bifteck, un yaourt, une crème aux oeufs, une part de tarte flamande et une pêche.

Après un bon raidillon pour se hisser à Lancrans, la pente s'adoucit mais le ciel s'obscurcit sur le massif du Jura. Pollux a beau accélérer le train, c'est sous une ébauche d'averse qu'il se présente à l'Hôtel du Commerce. Un moment de flottement s'établit alors lorsqu'il annonce à l'employée :

« Je compte partir demain matin à 4 h 30. Où puis-je ranger mon vélo pour pouvoir le récupérer à cette heure-là ?

- Oh là. Je ne vois qu'une seule solution : l'attacher dehors. »

L'accès à la chambre se faisant par l'extérieur, il se dit qu'il pourra, après manger, monter incognito son vélo en sécurité près de son lit. Néanmoins, il prend un air si embarrassé que tout rentre dans l'ordre quelques instants plus tard lorsque la patronne lui montre un couloir qui se révèle très accueillant pour sa monture...

Trois grandes assiettées de soupe, du boeuf braisé accompagné de gratin dauphinois, un bon morceau de comté et une crème caramel font l'affaire pour récupérer de cette seconde et dernière étape alpine.



« Quand la ville dort »

LE SYNOPSIS

Pollux traverse le Jura « dans le sens du poil » et parvient sans problème dans la plaine d'Alsace.

LES DÉCORS

Un lac suisse. Un château perché. Une vallée encaissée. Des maisons alsaciennes. Une centrale nucléaire.

LES ACTEURS

Philippe G. Un serveur de bistro.

LE FILM

La première image du film montre une petite église faiblement éclairée par les réverbères du village de Chézery-Forens, dans la vallée de la Valserine. Pollux, son vélo à la main, sort d'un hôtel situé en face de l'édifice. Il n'est pas encore 4 h 15 du matin. Pour la treizième journée consécutive, il s'est fait violence pour quitter, avant l'aube naissante, les bras si accueillants de Morphée, grignoter quelques provisions achetées la veille, quitter la chaleur douillette de sa couche et se retrouver, aux milieu des ténèbres, sur sa bicyclette. Ce matin, la chaussée est encore humide de la pluie qui n'a pas cessé de tomber durant la soirée et la température n'est pas très élevée. Ce qui ne le gêne pas outre mesure car il ne va pas manquer de se réchauffer sur cette route qui s'élève tout doucement au long de la Valserine durant une trentaine de kilomètres. Même si quelques gouttes l'obligent à mettre le coupe-vent peu avant Lélex, alors que le jour se fait attendre pour cause de temps encore bien couvert.

A peine éclairé par l'aube naissante, Mijoux le voit effectuer un rapide arrêt pour poster une dernière carte pour sa petite Zébuline. La caméra, prenant alors de la hauteur, laisse entrevoir les nuages bas qui s'accrochent aux sapins et tapissent les sommets ceinturant cette longue vallée. A Tabagnoz, il rejoint la nationale 5 qui descend en pente douce du col de la Faucille et qui draine beaucoup d'automobilistes — enfin, tout est relatif vu l'heure très matinale —, se dirigeant vers la

Cure et le territoire helvétique : probablement des travailleurs frontaliers.

Un long plan-séquence nous permet de prendre sa place sur son vélo, pendant qu'il erre dans le village des Rousses, premier lieu de contrôle de la journée, à la recherche d'une boulangerie. Mais tous les commerçants ont encore porte close. Seul un café est ouvert. Tout le reste de la ville dort. Et elle a bien raison car le temps frisquet n'engage guère à la promenade matinale. Un grand lait chaud accompagné de croissants réchauffe le corps de Pollux. Dans la salle, le seul client présent discute avec le garçon devant un téléviseur allumé. Mais pas de ces téléviseurs rabougris brillant dans un coin de l'établissement. Non, un écran géant mesurant au moins trois mètres sur deux, qui offre une remarquable image en couleurs. Un matériel incroyable qu'il n'a jamais vu nulle part et devant lequel un écran 16/9 ferait un peu rabougrir ! Il n'ose imaginer le prix d'achat d'un tel appareil.

Après un plan rapproché de Pollux enfoui dans son coupe-vent, capuche bouclée par dessus la casquette, les séquences qui suivent, toutes filmées en plans d'ensemble, peignent lentement et joliment la vallée de Joux, qui mène à Vallorbe, en territoire helvétique. Bientôt le ciel devient plus clément et quelques plaques de ciel bleu laissent présager une bien meilleure journée qu'hier. A la frontière, le douanier ne lui fait aucune difficulté. « *Quand je pense à ce douanier suisse de la vallée du Doubs qui m'avait obligé, il y a quelques années, alors que je cyclais sous la cape, à patienter de longues minutes sous l'averse pendant qu'en gabelou trop zélé il allait vérifier Dieu sait quoi !* » Entré en Suisse, il longe le lac de Joux, le plus vaste du Jura puisqu'il s'étend sur une dizaine de kilomètres, bordé de nombreuses villégiatures. Les images, au-delà du changement de présentation des panneaux indicateurs, évoquent la propreté légendaire du pays. Au hameau du Pont, la caméra détache aimablement du paysage une remorque d'enfant et deux vélos garés devant une petite tente, sur un camping serré entre la route et le lac.

Au calme et à la sérénité des images du lac de Joux, succède une rafale de vues de Pollux attaquant la descente sur Vallorbe, célèbre pour sa gare-frontière où abordent maintenant les TGV se dirigeant vers Lausanne. La route, indigne du territoire helvétique par les imperfections de son revêtement, survole un cirque rocheux au fond duquel sourd l'Orbe, en fait une résurgence des



Le long du lac de Joux

eaux du lac de Joux. Le paysage lui rappelle le cirque du Fer à Cheval, dans la vallée d'Arbois.

C'est sous un soleil parfaitement retrouvé qu'il pénètre dans Vallorbe, soleil toutefois tempéré par un petit vent frais venu du nord. Après un nouveau passage de la frontière au pied d'une longue montée, la séquence suivante le voit pousser la porte d'une boulangerie des Hôpitaux-Neufs, franchir le col de Jougne et redescendre ensuite, en pente douce mais au frais, à l'ombre de hauts sapins. Quand, tout à coup, à la sortie de la forêt, explose au milieu de l'écran l'impressionnant fort de Joux, perché sur son rocher. La caméra, en le filmant en contre-plongée, nous le met davantage en évidence et souligne la puissance de la citadelle qui a vu vivre Mirabeau et mourir Toussaint l'Ouverture, héros de l'insurrection des esclaves haïtiens.

A Pontarlier, au lieu de suivre la direction du centre ville, il fait une confiance aveugle aux indications et suit celle de Morteau qui lui fait prendre une trop longue rocade, contournant ainsi toute l'agglomération par la plaine de l'ouest. Ce qui le gêne d'autant plus que le vent froid du nord s'est renforcé entre temps, les drapeaux qui flottent en étant un parfait témoignage. Le voilà maintenant sur une très jolie route qui suit la vallée du Doubs. Saisi au téléobjectif, un tandem de cyclo-voyageurs le croise et le salue, comme la coutume l'exige entre cyclotouristes qui se respectent. Après Montbenoît, la route et la rivière se fauillent dans les défilés d'Entre Roches et du Coin de la Roche pour déboucher finalement à Morteau.

Il est midi. « *On ne se croirait pas au mois de juillet. Au soleil il fait bon mais ce vent froid. Brrr !...* » Les clients de l'épicerie lui confirment l'impression de fraîcheur qu'il ressent depuis que l'aiglon s'est levé. La caméra le montre en train de déjeuner, bien abrité et réchauffé par le soleil. Il se sent bien. Il sait que le Jura, pris dans ce sens sud-ouest vers nord-est, n'est guère pentu. Excepté la longue côte pour se hisser aux Rousses, seules quelques petites ondulations entre Morteau et Maîche sont là pour lui rappeler que la route traverse un massif montagneux. Une longue descente pour récupérer la vallée du Doubs à Saint-Hippolyte l'amène au milieu des usines Peugeot de la banlieue de Montbéliard.

Dans la trouée de Belfort, percée entre les Vosges et les derniers contreforts du Jura, le vent a changé de direction et souffle désormais de l'ouest. Cela arrange bien les affaires de Pollux car, comme l'indique la carte affichée à l'écran, il doit maintenant se rendre dans un village nommé Hésingue, niché tout au bout de la France, à quelques encablures de Bâle. En outre cela l'autorise enfin à se retrouver en maillot à manches courtes, ce qui ne lui était pas arrivé depuis Bellegarde-sur-Valserine. Quelques bonnes petites bosses le conduisent dans un premier temps à Delle, cinquième des six villes de l'hexagone d'où il doit adresser une carte de contrôle à l'organisateur. Plan rapproché de la vitrine de la boulangerie où il fait pointer son carnet de route. De curieux croissants y trônent bien en évidence. En réalité, ce sont de surprenants et succulents chaussons aux pommes.

Il réserve sa chambre par téléphone. A Ottmarsheim peut-être ? Non, complet. Un peu avant, à Hombourg ? Complet également. « Ici, au milieu des usines du bord du Rhin et autres centrales nucléaires, complet ? »

Dans une succession de plans serrés, les pancartes des villages apparaissent à l'écran : Feldbach, Riespach, Waldinghoffen. De même que les images des fenêtres des habitations embellies de fleurs. Tout cela rappelle que Pollux se trouve désormais en Alsace. Le vent s'est renforcé quelque peu et le pousse agréablement. Seulement il y a un mais : quelques kilomètres plus loin, il doit opérer un changement de direction puisque il doit piquer vers le nord. C'était trop beau ! A Hésingue, il fait ses traditionnelles emplettes dans un supermarché et réserve sa chambre par téléphone. A Ottmarsheim peut-être ? Non, complet. Un peu avant, à Hombourg ? Complet également. « *Ici, au milieu des usines du bord du Rhin et autres centrales nucléaires, complet ?* » C'est finalement à Bantzenheim qu'il réussit à trouver une chambre. Il lui reste dans ces conditions trente-deux kilomètres à parcourir contre le vent.

Ici, tout à fait à l'est de la France, le soleil se lève très tôt le matin en été mais se couche le soir beaucoup plus tôt qu'en Bretagne. Cela arrange bien les affaires de Pollux car, avec la fin de soirée, le vent se calme avant qu'il arrive à l'hôtel. Celui-ci est ouvert, mais le restaurant est fermé car le patron vient de rentrer de vacances. Le seul endroit où il peut manger se trouve à Chalampé, à trois kilomètres de là. Pour une fois, il doit donc reprendre la route pour aller dîner. Bien qu'il soit presque vingt et une heures, le restaurant accepte de lui servir un repas très simple. Vite fait bien fait, ce qui lui permet de rentrer à l'hôtel et de se coucher relativement tôt, non sans avoir passé son coup de fil quotidien à la messagerie qui lui distille à l'oreille de bonnes nouvelles de Zébuline et de Margote.



« Vous n'aurez pas l'Alsace et la Lorraine »

LE SYNOPSIS

Après la traversée de la plaine d'Alsace, Pollux retrouve son inséparable compagnon, le vent de face, pour une étape lorraine.

LES DÉCORS

Des fortifications. Un café typiquement alsacien. Des cigognes. Des villages alsaciens. Un col vosgien. Une caserne. Des montagnes russes en pays lorrain.

LES ACTEURS

Philippe G. Une boulangère.

LE FILM

La séquence qui ouvre le film se déroule au coeur de la plaine alsacienne. La caméra est plantée à Fessenheim, village qui était parfaitement inconnu avant qu'une centrale nucléaire vienne s'y implanter. Quelques voitures bien matinales passent, tous phares allumés, conduits sans doute par des employés de la centrale. Pollux lui a déjà parcouru une dizaine de kilomètres depuis Bantzenheim. Il se dirige prestement vers Neuf-Brisach, ville contrôlée, où il parvient vers 5 h 20. Seuls les éboueurs parcourent la ville fortifiée par Vauban — tiens, il y avait longtemps qu'on avait entendu parler de lui ! — mais aucun commerçant n'est ouvert. Nous le suivons faire le tour de la grande place centrale, avant qu'il ne repère rapidement le bureau de poste. Juste le temps de remplir sa carte postale et il repart sans délai en direction de Sélestat.





Obernai

A Marckolsheim, une boulangerie est ouverte. Il traverse la ville à la recherche d'un café, mais sans succès. Il décide donc de manger devant un distributeur de billets et pose sa bicyclette contre le mur de la banque. C'est alors qu'il voit quelqu'un sortir d'une maison située de l'autre côté de la rue. Sur la porte il aperçoit quelques réclames de bière. Serait-ce un bistro, par hasard ? Effectivement c'en est un. Il avait tout simplement oublié qu'il se trouve en Alsace et que ce genre d'établissement, comme dans tous les pays germanophones, n'arborent pas la même devanture qu'ailleurs dans le pays.

Gros plan de la grande tasse fumante de lait bien chaud, puis plan moyen de Pollux reprenant la route pour une étape qui doit le conduire en Lorraine, aux environs de Verdun. Aussitôt reparti, un spectacle de toute beauté est surpris par la caméra : le soleil se lève sur un groupe de cigognes qui batifolent dans un champ, hélas trop éloignées pour une photo. A Sélestat, il coupe par le centre ville. Ce qui lui permet de jeter un oeil rapide sur une grande porte donnant sur la vieille ville. Les pavés règnent ici en maîtres. A Barr, autre contrôle alsacien, la boulangère ne fait aucune difficulté pour tamponner son carnet : cela ne paraît pas être la première fois qu'elle appose son cachet sur une carte de route. Peut-être le fait qu'elle soit le premier commerçant en entrant dans la ville y est-il pour quelques chose ? En tout cas il se régale de ses succulentes tartelettes aux mirabelles.

Même dans ces cas extrêmes où il roule le chronomètre suspendu en permanence au-dessus de sa tête comme un couperet, Pollux ne manque jamais de sacrifier quelques instants de son précieux temps au tourisme. Pour preuve, l'appareil photo — certes réduit ici au strict minimum — qu'il a voulu emporter durant son périple. Ainsi à Obernai, il ne manque de rendre visite à la pittoresque place du Marché, au milieu de laquelle trône une fontaine surmontée d'une statue de Sainte Odile. Après Molsheim, la circulation se fait plus dense à mesure qu'avance la matinée. *« Il est vraiment temps de parvenir à Wasselonne et de quitter l'Alsace. »*

Nous assistons ainsi, au cours d'une longue et magnifique séquence, à l'ascension du col de Valsberg, au milieu des forêts vosgiennes. Un nouveau dans sa collection déjà bien remplie. La première partie vers Obersteigen est un modèle d'irrégularité. Quelques pentes à près de 10 % succèdent à des faux plats insignifiants, et inversement. La seconde, qui l'amène au relais de télévision qui trône sur la crête, lui paraît heureusement beaucoup plus calme et empreinte d'une chaleur moins pesante.

Au sommet une mauvaise surprise l'attend : le vent, toujours lui, vient de l'ouest et a, de nouveau, décidé de jouer les trouble-fête. Au milieu de la descente, Pollux s'arrête pour photographier le spectaculaire rocher de Dabo, surmonté d'une chapelle. Le village, établi à ses pieds, prépare sa fête foraine pour la fin de semaine. Il s'y restaure copieusement au soleil, sans oublier de pointer et se dirige vers Sarrebourg, affreuse ville de garnison — encore son côté antimilitariste primaire —, où il se souvient avoir dormi avec Margote lors du Relais de France Strasbourg - Charleville-Mézières. Ils avaient d'ailleurs pris, jusqu'à la sortie de Château-Salins, la même route que celle qu'il emprunte aujourd'hui.

Le vent commence à devenir très gênant. Et nous allons devoir nous habituer à le voir se débattre une nouvelle fois contre cet ennemi numéro un du cycliste. Les longues lignes droites menant à Moyencic via Dieuze, monotones en temps normal avec leurs montagnes russes, sont encore plus pénibles. Nouveau flash-back à la suite d'un gros plan sur une pancarte indiquant le musée du sel de Marsal. Souvenirs d'une concentration fédérale de cyclo-camping à Lunéville au cours de laquelle ils avaient parcouru tous deux cette région. Puis courte séquence filmée au ralenti nous montrant Pollux arc-bouté sur sa monture afin d'offrir une résistance moindre au vent.

Les deux longues côtes, qui précède et suit la traversée de Château-Salins, paradoxalement le soulagent car elles sont légèrement abritées. La caméra, plantée au sommet de la seconde, le voit déboucher après une grimpe de 115 mètres et relancer l'allure sur les lignes droites ventées qui mènent vers Nomeny. Quant à la scène qui le voit franchir la Seille et entrer sur le territoire de la Meurthe-et-Moselle, c'est un homme hilare qu'elle met en évidence. Car il aperçoit à cet endroit, collée sur un poteau, une flèche du Tour de France cyclotouriste.

« Ah, le Tour de France cyclotouriste ! Celui de la FFCT bien entendu. Pas celui de l'U. S. Métro qu'il est en train de réaliser, seul, sans voiture suiveuse, sans aucune aide extérieure. Non. Celui que le Club Méditerranée nous envie et qui fait la fierté de nos technocrates de dirigeants. »

« Ah, le Tour de France cyclotouriste ! Celui de la FFCT bien entendu. Pas celui de l'U. S. Métro qu'il est en train de réaliser, seul, sans voiture suiveuse, sans aucune aide extérieure. Non. Celui que le Club Méditerranée nous envie et qui fait la fierté de nos technocrates de dirigeants. Celui qui veut singer celui des professionnels. A quand un parcours neutralisé en autocar ou en train ? Un départ de Berlin ou d'Amsterdam ? Une arrivée au Puy-du-Fou ou au Futuroscope ? Mais je m'égare. Ceci est une autre histoire. Au fait, pourquoi est-il fléché ce Tour à la sauce FFCT, puisqu'il se fait en groupe ? »

Après ces quelques pensées dignes du plus rétrograde des cyclotouristes fédérés officiellement estampillés "Grandeur Nature", il recharge ses batteries dans une pâtisserie de Pont-à-Mousson, nouvelle ville contrôle, et réserve sa chambre à Fresnes-en-Woëvre : arrivée prévue vers 20 h 30, compte tenu des conditions atmosphériques. Profitant de la traversée de quelques petites forêts pour souffler l'espace de quelques instants, il emplit sa sacoche de guidon en prévision du petit déjeuner à Thiaucourt-Regniéville et termine l'étape par une portion de route parfaitement plate, après les nombreuses montagnes russes — pour ne pas dire lorraines.

Autre souvenir — décidément ce Tour n'est qu'un tissu de souvenirs —, celui du brevet fédéral de 1 000 km avec dénivellation qu'il a organisé et effectué l'an dernier en direction de la Semaine fédérale de Rouffach. Il passait d'ailleurs devant cet hôtel La Paysanne où il est très bien accueilli vers 20 h 15. Une nouvelle fois, il est pratiquement seul ce soir-là. Seul un couple, qui quitte la salle de restaurant lorsque il se met à table, y dort. Au menu, entre autres, une excellente escalope de poisson.



« Hôtel du Nord »

LE SYNOPSIS

Vent de dos, Pollux quitte les rives de la Meuse pour les plaines du « plat pays », après un court passage en territoire belge.

LES DÉCORS

Un lever de soleil sur les brumes lorraines. Des pistes cyclables. Des maisons toutes pareilles. Des édifices nordistes.

LES ACTEURS

Philippe G. Une boulangère normande établie dans le Nord. Une hôtelière.

LE FILM

La première séquence du film montre Pollux descendant silencieusement l'escalier de l'hôtel, récupérant son vélo et s'efforçant de réchauffer lentement ses muscles encore endormis. Tout en pédalant dans le noir, il réfléchit à voix haute : « *Récapitulons. Nous sommes samedi 24 juillet. Six cent vingt kilomètres me séparent encore de l'arrivée à Saint-Valéry-en-Caux. Si tout se déroule sans accroc comme depuis le départ, pas de doute, je devrais boucler mon Tour demain soir, au soir de son seizième jour de route.* »

Les instants qui suivent son passage à Étain, minutieusement dépeints par la caméra, sont empreints d'une certaine magie. Le ciel commence lentement à s'éclaircir. De larges nappes de brume se sont installées au-dessus de la plaine et le soleil imperceptiblement termine sa course de l'autre côté de la Terre pour revenir réchauffer ce côté-ci. Ce calme extraordinaire va lui manquer terriblement lorsqu'il en aura terminé. Ce n'est pas lorsqu'il aura regagné sa demeure rouennaise qu'il verra, comme aujourd'hui, un petit renard traverser la route à l'aube encore naissante, ni ce somptueux lever du soleil. Peut-être le plus beau depuis le départ, au milieu des plaques de brouillard s'accrochant aux étangs de la région de Damvillers.



Du côté d'Étain

Cela ne l'empêche pas de penser que quatre-vingt ans plus tôt, dans cette forêt de Verdun toute proche, eut lieu la plus sanglante tuerie de notre histoire. Et il repense à cette phrase de Paul Valéry hélas toujours d'actualité : « *La guerre c'est le massacre de pauvres gens qui ne se connaissent pas au profit de gens qui se connaissent mais qui eux ne se massacrent pas* ».

Tranquillement il atteint Stenay, ville contrôlée, vers 7 h 30. Une boulangerie fait l'affaire, à la fois pour le tampon, et pour les pains aux raisins et les chaussons aux pommes. Mais aucun café ne daigne lui ouvrir ses portes. C'est donc sur un banc que nous l'apercevons déjeuner, sous un soleil qui laisse présager une excellente journée. Convenablement rassasié, il reprend sa folle aventure et décide, vu l'heure encore matinale, de changer le parcours qu'il avait prévu : au lieu de passer sur l'autre rive de la Meuse, emprisonnée dans un manteau de brume, il emprunte la grande route qui le dirige vers Mouzon, raccourcissant ainsi légèrement le parcours.

Les séquences ensoleillées filmées au voisinage de Sedan secrètent une impression de sérénité et de bien-être. Le soleil, maintenant bien haut, commence à chauffer sérieusement l'atmosphère. Le vent est presque nul. Pollux est heureux. Et les images présentées à l'écran le mettent admirablement en évidence. Un superbe ralenti nous détaille sa pédalée aisée, son sourire satisfait. On ne se lasserait pas de voir de telles images...

La caméra s'attarde quelques instants sur le pont franchissant la Meuse à Charleville-Mézières et ses nombreux drapeaux multicolores. Puis elle accompagne Pollux sur la nationale, bien encombrée en ce samedi matin, qui mène vers Lille. Nous le découvrons à la recherche d'un petit coin ombragé pour déjeuner à Rimogne, car il est déjà presque 11 h 30, puis quitter la foule des vacanciers par une toute petite route qui l'amène vers Rocroi, autre ville fortifiée par Vauban. De là, accompagné par un léger vent de sud — donc pour une fois favorable — nous le surprenons alors qu'il pénètre en Belgique à la sortie de Regniowez. Après avoir contourné l'abbaye Notre-Dame de Scourmont, il traverse l'Oise, l'un des affluents les plus importants de la Seine, ici un tout petit ruisseau caché par les arbres.

De retour en France après Momignies, il s'arrête pour un autre contrôle à Trélon. La scène se déroule dans une boulangerie, ouverte en ce milieu de journée. La boulangère, intriguée par le carnet de route que lui présente Pollux, le questionne comme beaucoup de commerçants aiment à le faire.

« - Vous êtes parti d'où ?

- De Saint-Valéry-en-Caux.

- De Normandie ? Moi-même je suis originaire de la région rouennaise.

- D'où exactement ?

- De Rouen.

- Moi, j'habite à Rouen même.

- Ah oui ? Ma fille est née à la clinique Jeanne-d'Arc.

- J'habite exactement rue du Renard.

- Je connais. »

Sur ces entrefaites, nous le voyons, en plan rapproché, commencer à déguster la grande tarte normande qu'il a achetée et que la dame, sortie sur le pas de sa porte pour continuer la conversation, a eu la gentillesse de lui découper. Bien que la taille du gâteau soit respectable, les trois-quarts vont y passer, le dernier quart restant étant consacré au petit déjeuner de demain matin.

Toujours soutenu par un faible vent du sud, Pollux poursuit sa route. La caméra ne s'attarde pas sur cette route quelque peu monotone, traversant Avesnes-sur-Helpe et Berlaimont. Dès la sortie de Valenciennes, l'Athènes du Nord dit-on, les premières pistes cyclables du département du Nord font leur apparition. Les habitations également ont changé d'allure, mais se ressemblent toutes. Les images sont d'ailleurs appuyées par une chanson anglaise adaptée en français par Graeme Allwright, dont le refrain répète : « *Petites boîtes, très étroites, toutes pareilles* ». Quant au relief, c'est le plat pays qui montre le bout de son nez. A Saint-Amand-les-Eaux, Pollux contourne l'édifice typiquement nordiste abritant l'hôtel de ville. Un supermarché lui permet de faire le plein et de pointer son carnet de route, avant qu'en fin d'après-midi le vent ne passe imperceptiblement du sud à l'ouest, annonçant à coup sûr pour demain un changement de temps.

Dans les derniers kilomètres de cette étape, le mal aux fesses inhérent à ce genre de relief uniforme recommence à le faire souffrir. Et comme ses pieds finissent par trouver le confort des cale-pieds très relatif, il est confronté à un sérieux dilemme : se mettre en danseuse et souffrir des pieds ou rester sur la selle et souffrir des fesses ! Il escalade une petite butte à Mons-en-Pévèle et téléphone pour réserver une chambre dans un hôtel de Wingles. Mais celui-ci est complet. En bordure de la banlieue de Lens ! « *Décidément c'est le monde à l'envers : dans les régions touristiques, comme à Eaux-Bonnes ou à Saint-Girons, aucun problème. Et dans les régions industrielles, comme en Alsace ou ici, il faut s'y reprendre à plusieurs fois pour se loger.* » Déçu, il poursuit sa chevauchée et se rabat sur Carvin.

La dernière séquence présente Pollux y débarquant à vingt heures précises et trouvant immédiatement une chambre à l'Hôtel Bellevue, sur la place principale de la ville. Celle-ci est bruyante en ce samedi soir, mais la patronne a la gentillesse de le loger à l'annexe, qui se révèle d'un calme absolu. « *Vous serez tranquille ici. Vous êtes le seul locataire pour cette nuit* ».

Le mal aux fesses inhérent à ce genre de relief uniforme recommence à le faire souffrir. Et comme ses pieds finissent par trouver le confort des cale-pieds très relatif, il est confronté à un sérieux dilemme : se mettre en danseuse et souffrir des pieds ou rester sur la selle et souffrir des fesses !

Quelques instants plus tard, un téléviseur allumé dans le restaurant déverse d'interminables minutes de réclames — eh, tu retardes, on dit de la pub ! —, de réclames, disais-je, et lui apprend que demain le soleil brillera sur les côtes de la Manche mais que le vent d'ouest soufflera à soixante kilomètres à l'heure sur le littoral. Et devinez dans quelle direction Pollux se dirige le lendemain toute la journée : vers l'ouest et le sud-ouest ! Bravo, encore gagné ! Le dernier plan du film le surprend sortant du restaurant et décrit longuement le ciel que de lourds nuages ont sérieusement obscurci. D'assourdissants coups de tonnerre accompagnent le fondu au noir final.



« A bout de souffle »

LE SYNOPSIS

Pour sa dernière étape, Pollux, amaigri mais le moral toujours au plus haut, parcourt désespérément un paysage balayé par un vent sans merci.

LES DÉCORS

Les canaux du nord de la France. Les collines du Boulonnais. La côte d'Opale.

LES ACCESSOIRES

Une soufflerie.

LES ACTEURS

Philippe G., 41 ans, 1,70 m, 64,6 kg. Amélie et Anne Garcia.

LE FILM

Au cours d'un rapide flash-back, nous revoyons Pollux allongé sur son lit, près de s'endormir. « *Affronter un vent de soixante kilomètres à l'heure, seul toute la journée ! Quelle galère !* » Encore sonné par ce précieux renseignement glané par hasard à la télévision, Pollux reste perplexe. « *Comment procéder ? Attendre un jour sur place que le vent veuille bien se calmer ? Pas question. Ce serait vraiment l'ultime recours. Alors, couper les trois cent dix kilomètres restants en deux étapes plus digestes ? Ce serait trop bête, si près du but. Je ne vois qu'une seule solution pour espérer atteindre Saint-Valéry-en-Caux avant la nuit : régler mon réveil sur une heure encore plus matinale.* » Plan de coupe sur sa montre. Elle indique à peine 3 h 20. En un rapide fondu-enchaîné, la caméra le surprend alors qu'il décolle de Carvin. La circulation est une nouvelle fois relativement importante. N'est-ce pas une nuit de fin de semaine ? La pire des nuits. Celle où les discothèques déversent sur les routes leur contenu hautement toxique et où les cyclistes noctambules doivent tenir tous leurs sens en parfait éveil.

Le vent, principale préoccupation de la journée, est encore assez faible mais présent tout de même. Disons que, pour l'instant, il ne freine pas considérablement sa progression. L'objectif, posté à Estaires, l'observe au moment où il traverse la Lys et où il songe à ces trois randonneurs rencontrés au pied du Tourmalet. « *A coup sûr, ils ne sont pas encore rentrés ici, chez eux.* » Le jour se lève sur les pittoresques moulins de Steenvoorde. Avec le retour du soleil, le vent se renforce nettement. Ce qui ne laisse pas de sérieusement l'inquiéter sur la suite des événements. Car au-delà de Bergues il se dirige plein ouest jusqu'aux parages du cap Gris-Nez.

La circulation est une nouvelle fois relativement importante. N'est-ce pas une nuit de fin de semaine ? La pire des nuits. Celle où les discothèques déversent sur les routes leur contenu hautement toxique et où les cyclistes noctambules doivent tenir tous leurs sens en parfait éveil.



Bergues

Il entame à Bergues une terrible lutte contre le vent. Une lutte sans merci de laquelle il doit coûte que coûte sortir vainqueur. Mais le vent souffle comme s'il avait décidé de le faire échouer dans sa randonnée. Comme si, après avoir essayé vainement plusieurs fois depuis le départ de le ralentir, il mettait toutes ses forces dans la bataille pour le mettre KO.

Après quelques superbes images filmées dans cette bourgeoise petite ville flamande dont les maisons se reflètent dans les douves, nous entrevoyons Pollux savourer ses derniers instants de calme devant une boulangerie. Il se revoit il y a quelques années déjà à Bruges, la Venise du Nord. Après avoir posté la dernière des six cartes postales obligatoires, il sort des remparts de Bergues, ville où il a dormi lors d'un voyage effectué avec son club, le Groupe de touristes rouennais, et entame à cet instant précis une terrible lutte contre le vent. Une lutte sans merci de laquelle il doit coûte que coûte sortir vainqueur. Mais le vent souffle comme s'il avait décidé de le faire échouer dans sa randonnée. Comme si, après avoir essayé vainement plusieurs fois depuis le départ de le ralentir, il mettait toutes ses forces dans la bataille pour le mettre KO.

Le long de larges canaux il progresse lentement, sur un terrain découvert certes, mais pas encore accidenté. Quelques rares cyclistes traversent le champ de la caméra, osant, en ce dimanche matin, s'aventurer dans cette direction. Quelques-uns s'unissent en groupes compacts pour pouvoir s'abriter le mieux possible. Pollux lui demeure désespérément seul. Bourbourg, Audruicq, Ardres sont maintenant dépassés, rapidement à l'image mais lentement, trop lentement sur la route. Le Camp du Drap d'Or, où a eu lieu, au XVI^e siècle, la rencontre entre François 1^{er} et Henri VIII, le laisse complètement indifférent. Car les choses sérieuses vont maintenant débiter. Les ondulations du Boulonnais viennent s'ajouter aux solides difficultés causées par ce vent de tempête. A la sortie de Guînes le film semble avoir été tourné au ralenti, tellement Pollux a de peine à se hisser à 120 mètres d'altitude, face aux rafales qui le clouent au bitume. Sans parler de sa moyenne qui dépasse tout juste celle qu'il tient à pied sur un marathon. Et Dieu sait qu'il n'est pas un spécialiste de cette discipline. C'est dire ! Même la plus fainéante des limaces parviendrait à soutenir son allure...

« Je vais essayer de ruser en me faufilant dans la vallée Heureuse, plutôt que de rester bien exposé sur le plateau. Quitte à perdre quelques kilomètres, je préfère gagner quelques minutes passées relativement à l'abri des éléments. » Marquise : avant-dernier contrôle de son périple. Il déjeune sérieusement car il va lui falloir une sacrée dose de réserves pour parvenir à ses fins avant le soir. La route directe étant transformée en voie rapide jusqu'à Boulogne-sur-Mer, il est contraint pour atteindre le bord de mer d'emprunter une petite route qui serpente dans les collines. Au passage d'une crête, la violence du vent est telle que des jeunes filles à vélo doivent poser pied à terre. C'est peu dire qu'il parvient avec quelques difficultés à Wimereux, balayé par les bourrasques venues de la Manche. Largement plus des soixante kilomètres à l'heure annoncés.

La séquence suivante contraste un peu avec le début du film. En effet, à Boulogne-sur-Mer, Pollux profite d'un petit instant de répit car la route s'incurve l'espace de quelques kilomètres vers le sud-est. Le vent favorable le soulage énormément, même si une petite averse de quelques minutes vient gâcher ce moment de plaisir. La montée sur Neufchâtel-Hardelot, abritée par la forêt, l'apaise également. Par contre il doit bifurquer vers Dannes et Camiers pour éviter la rocade exposée au vent. Après l'arrivée à Étaples, elle aussi ponctuée d'instant de roue libre, la route est orientée au sud jusqu'à Rue. Il alterne donc, au gré des virages, pédalées aisées et lutte contre cette calamité sans nom. Puis, contournement de la baie de Somme oblige, sa vitesse augmente considérablement pour retomber subitement très bas au carrefour de la route d'Abbeville. Il suit désormais des routes qu'il connaît parfaitement et n'a qu'une hâte : en terminer au plus tôt avec cette pénible étape.

Il aurait aimé achever ce Tour de France dans de meilleures conditions. Que l'arrivée fût une véritable fête, un feu d'artifice et non une délivrance.

Il aurait aimé achever ce Tour de France dans de meilleures conditions. Que l'arrivée fût une véritable fête, un feu d'artifice et non une délivrance. Au lieu de l'apothéose, du bouquet final qu'il aurait espéré, le vent le punit d'une interminable corvée où le plaisir de pédaler est totalement absent, le seul facteur positif étant le ciel bleu qui l'accompagne.

Dans un court travelling latéral, l'objectif accompagne le petit train touristique de la baie de Somme qui fait entendre son sifflement pour franchir la rue principale de Saint-Valéry-sur-Somme et ainsi annoncer son arrivée dans le port. Dernier contrôle avant l'arrivée et probablement dernier ravitaillement. Il est 16 h 30. Pollux a effectué cent cinquante quatre kilomètres contre le vent depuis 7 h 20, heure à laquelle il a quitté Bergues. « Dans l'autre sens, six heures auraient suffi pour conclure l'affaire sans aucune fatigue... » pense-t-il amèrement. Un rapide calcul lui apprend qu'il lui reste quatre-vingt cinq kilomètres d'ici l'arrivée, soit, au train de limaçon qu'il a adopté depuis le matin, encore un peu plus de cinq heures de selle.

Désormais, la route se dirigeant vers le sud-ouest, il sait que plus aucun répit ne lui sera accordé. Plus encore, le vent, dans un suprême effort pour le contrecarrer, s'infléchit lui aussi dans cette direction. Si bien que, même dans les traversées de villages, il ne peut plus s'abriter ne serait-ce que quelques courts instants. La longue montée sur le plateau d'Ault est interminable. La caméra, fixée sur la fourche de sa bicyclette, le filme en contre-plongée, détaillant avec précision son visage. Il regarde de moins en moins la route pour se concentrer sur son guidon et avoir ainsi l'impression de grignoter quelques mètres à chaque pédalée. Il insulte le vent en lui donnant tous les noms d'oiseaux et même d'autres noms que la politesse interdit de citer ici. Les seuls instants de calme tout relatif sont constitués par les vallées qu'il traverse.

Il s'arrête quelques instants à Eu pour téléphoner à Margote et la prévenir qu'il ne parviendra pas à Saint-Valéry-en-Caux avant vingt deux heures. La descente en pente douce vers Criel-sur-Mer est tout aussi pénible que le plateau, comme si le vent avait nivelé toute la région. Le téléobjectif, réglé sur sa focale maximale, vient le cueillir au bout de la très longue ligne droite qui le mène à Dieppe, accentuant davantage l'impression que Pollux reste cloué sur place. La route ne possède aucun abri : pas un arbre, pas une haie. Et d'ailleurs à quoi serviraient-ils puisque le vent souffle droit devant. Les deux seuls villages traversés, Saint-Martin-la-Campagne et Derchigny-Graincourt, n'en sont-ils pas les preuves accablantes ?

Pollux reprend haleine de nouveau quelques instants dans la traversée de Dieppe. La ville aux courants d'air porte bien son nom ce soir. Ne voulant pas affronter le front de mer, il emprunte les rues piétonnes, désertes aux environs de vingt heures. La côte pour gagner les hauteurs de la ville, escaladée en danseuse, lui paraît interminable car ses pieds, meurtris dans les cale-pieds, lui font terriblement mal. Avec la fin du jour, le vent aurait dû théoriquement se calmer. Mais aujourd'hui —

pour le gêner jusqu'au bout ? — celui-ci en a décidé tout autrement. Jusqu'au dernier kilomètre il doit lutter, à bout de souffle, le nez au raz de la sacoche de guidon, à quinze ou seize kilomètres à l'heure sur le plat. Il a la sensation, gastéropode souffreteux, que la route rectiligne qui traverse le plateau du pays de Caux est en perpétuel faux plat montant ; que le scénariste cette fois-ci en a trop rajouté... Et que le film traîne en longueur.

Les images qui suivent contrastent avec ces images de tourment. Elles dépeignent le bonheur de Pollux pénétrant dans Veules-les-Roses et, surpris mais heureux, apercevant Margote et Zébuline qui viennent à sa rencontre en voiture. Du coup le moral, qui n'a pas fléchi un seul instant, remonte en flèche (!). Son seul but maintenant est constitué par le relais hertzien que la caméra désigne là-bas tout au bout de la longue ligne droite. Car il sait qu'à partir de cet endroit il n'aura plus qu'à se laisser glisser jusqu'à l'arrivée et que le calvaire de cette journée sera terminé. Nous le voyons jeter dans la bataille toutes les forces que ce maudit vent lui a laissées. Enfin, il pose son vélo contre la pancarte d'entrée de Saint-Valéry-en-Caux et veut prendre la dernière photo de sa pellicule. Mais il est presque vingt-deux heures : le soleil est déjà couché et la luminosité est trop faible.

Heureux comme un enfant gâté le jour de Noël, le coeur serré, il plonge dans le centre ville et va pointer à l'hôtel de la Marine, celui-là même qui l'a hébergé au départ. Sa montre indique précisément 22 h 01. Quinze jours, dix-sept heures et quarante et une minutes plus tôt, des marins rentraient au port après une nuit de labeur. Le jour de son arrivée, hasard du calendrier, la fête de la Mer bat son plein. Il poste la dernière carte de contrôle faisant foi de sa date d'arrivée. Et il rédige à la hâte une carte postale pour le GTR, l'une de celles qu'il a achetées dans les Alpes pour le cas où il aurait eu encore à pointer très tôt dans une ville.

Fourbu mais satisfait de ce qu'il vient de réussir, il rejoint Margote et Zébuline, qui dort comme un ange dans son siège arrière, démonte rapidement les deux roues de son vélo, range le tout dans la voiture et s'installe à la place du passager. C'est fini. Il a gagné.

Mais qu'a-t-il perdu au juste ? « *Quatre kilogrammes huit cent* » lui indique d'une voix monocorde sa balance électronique. Après un bon repas et une douche bienfaisante, il s'endort sans demander son reste. Le film s'achève sur le visage heureux de Pollux, bercé par un sommeil qu'il n'a aucun mal à trouver.

Quinze jours, dix-sept heures et quarante et une minutes plus tôt, des marins rentraient au port après une nuit de labeur. Le jour de son arrivée, hasard du calendrier, la fête de la Mer bat son plein.



« Alexandre le Bienheureux »

LE SYNOPSIS

Quelques mois plus tard, Pollux se souvient.

LES DÉCORS

Un atelier.

LES ACTEURS

Philippe G, 41 ans, 1,70 m, 67,5 kg. Sa petite fille Amélie, trois ans.

LE FILM

« - Alors, tu vois à quoi elle a servi cette plaque de cadre ?

- Et quand tu recommences ?

- Alors ça ... »

Que de souvenirs dans ce simple petit objet ! Après l'avoir nettoyé et rangé, Pollux réfléchit quelques instants avant de poursuivre le nettoyage de son vélo. En voix off, il se demande ce qu'il restera de son périple dans quelques années.

« La satisfaction d'avoir parcouru le tour de la France d'une seule traite ?

Seize brevets de trois cent kilomètres enchaînés les uns derrière les autres ?

Des images plein la tête ?

Un amalgame de soleil, de vent, de pluie, de chaleur et de froid ?

Un souvenir gravé à tout jamais dans ma mémoire ?

Une certaine fierté ? La mienne bien entendu, mais aussi pourquoi pas celle de ma fille qui aura grandi.

Un immense bonheur ?

Ou uniquement ce compte-rendu ?

Tout cela à la fois probablement...

Bien sûr d'aucuns me feront remarquer que ce n'est pas du cyclotourisme à l'état pur. Bien sûr. Mais il faut se souvenir que, de tout temps, j'ai pris un plaisir égal à pratiquer toutes les facettes de mon sport favori : grands brevets, sorties dominicales au sein du club, visite complète d'un pays, appareil photo dans la sacoche de guidon et caméscope en bandoulière, escalades de cols muletiers en montagne, etc.

Je ne m'étais pas lancé dans cette aventure pour jouer les touristes. J'étais là pour être beaucoup plus « cyclo » que « touriste ». Pour me prouver quelque chose. Pour lutter contre un seul et unique adversaire : la montre.

Naturellement j'ai eu droit à de nombreuses félicitations de la part de mes camarades de club ainsi que de tous ceux que je connais bien. J'ai même eu droit à celles du directeur régional du Comité olympique et sportif : « *De part votre discipline, vous ne pouvez pas être classé dans les sportifs de haut niveau, mais sincèrement je pense que quiconque réalise un tel exploit le mérite vraiment.* »

Mon ami Godefroy m'a même traité, sympathiquement s'entend, de « dément ».

Mais la plus belle des récompenses, celle assurément qui me donnera plus tard le plus de joie, est celle d'avoir réussi.

Et à tous ceux qui voudraient tenter l'aventure en respectant le délai de trente jours, je pourrais dire en conclusion : " *Allez-y. Osez. Et de toute façon, sachez que le Tour de France Randonneur, s'il est effectué raisonnablement, il n'y a pas de quoi s'en faire tout un cinéma !* " »

☞ **Mise en scène et réalisation : Philippe GARCIA**

sur une idée de l'Union sportive métropolitaine

Directeur de la photographie Studios Garcia

Philippe Garcia était habillé par les tricots du Rocher et les cuissards Rando-Cycles

Son vélo par les cycles Alex Singer et les sacoches Sologne

Visa de contrôle numéro 1114

© MCMXCIII